



## VILLERET

### ■ Portrait de l'artiste en voyeur

PAUL CAUCHON

**I**L A UNE bonne bouille, comme on dit. Un tête de bon gros aux yeux bleus, placide, avec la tignasse frisée. Il semble tranquille, presque lunatique, un peu lent, et n'élève jamais la voix. Comme ces paysans qu'il ne faut pas brusquer.

Mais l'image est trompeuse. Il paraît que son énergie peut soulever des montagnes. Jacques Villeret a l'air distrait, regarde partout, examine de la tête aux pieds tout le monde qui entre dans le bar, tourne la tête pour détailler une démarche. Mais il répond à toutes les questions, et on se rend compte que rien ne lui échappe, que son regard télescopique agit comme une caméra-vidéo qui enregistre absolument tout. Attention : si votre démarche présente une quelconque particularité, il y a de fortes chances pour que vous vous recon-

naissiez dans un de ses prochains spectacles...

« Je suis complètement fasciné par les gestes, par les attitudes physiques, par les démarches. C'est une lecture infaillible qui explique tout », dit-il.

Son spectacle présente une galerie de portraits, des attitudes prises sur le vif, avec un sens aigu de l'observation. Alors qu'on identifie souvent l'humour français aux jeux de mots, calembours et autres délires verbaux (dont Devos représente le point ultime), Jacques Villeret fait bande à part.

On connaît bien Villeret au cinéma, une des figures les plus intéressantes de l'écran français ces dernières années, le type de présence qu'on remarque tout de suite. Il a tourné dans presque tous les films de Lelouch (dont *Robert et Robert* avec Charles Denner), ce qui lui a permis de rejoindre un large public.

Mais ce comédien de 35 ans, issu du conser-

vatoire, qui a joué Molière sur les planches, présente épisodiquement depuis dix ans un one-man-show, et il occupe ces jours-ci la scène du Milieu dans le cadre du Festival *Juste pour Rire* (Villeret participe également aux galas du Saint-Denis à chaque soir depuis jeudi jusqu'à lundi).

« Moi je peux rester très longtemps à regarder les gens dans un bar, qui est vraiment un lieu d'échange dans tout notre culture occidentale, dit-il. De la façon dont un type entre, vous savez s'il vient pour boire un coup ou pour délirer durant quatre heures. Et puis, avez-vous remarqué que quand les français croisent les jambes, il les placent l'une sur l'autre (une attitude fermée, en croix), alors que les américains, qui sont plus ouverts, placent le mollet en haut du genou ? »

« Je travaille là-dessus depuis toujours, continue-t-il, c'est absolument passionnant. Un de mes professeurs au Conservatoire disait que

lorsqu'on joue un personnage issu du peuple, 95% des gestes sont en-dessous de la ceinture, alors que quelqu'un de plus intellectuel aura des gestes plus haut, plus proche de la tête. »

Le spectacle de Villeret contient donc des sketches qui sont souvent des mises en situation physiques. Par exemple, cinq comédiens qui interprètent, lors d'une audition, le même texte classique avec des attitudes qui dénotent toute une variété de caractères (le timide, l'agressif, le sûr-de-lui, etc.). Même principe dans un bureau d'emploi où quelques candidats subissent une entrevue.

Jacques Villeret se passionne aussi pour la façon de parler : « En France on a une variété d'accents et d'attitudes extraordinaires. On ne peut mettre ensemble un Marseillais, qui bouge beaucoup, très vite, dans une sorte de danse de Saint-Guy, avec un Jurassien, qui est la placidité même, qui peut rester vingt minutes sans parler. »

Ce sens de l'observation, chez Villeret, relève peut-être de sa timidité qui l'a souvent laissé en retrait plutôt que de l'amener à participer à l'action. « C'est mieux aujourd'hui, dit-il, mais j'ai longtemps été un vrai timide, maladif, du genre qui se retient d'aller pisser parce qu'il a peur de traverser le restaurant ! »

« D'ailleurs les gestes des timides sont remarquables, ajoute-t-il. Mais je n'ai jamais pensé à l'art dramatique en terme de thérapie. Ce qui est fascinant, c'est que lorsque vous commencez à jouer un personnage vous entrez dans un autre système, les attitudes personnelles s'effacent, vous devenez autre... pour ensuite retrouver votre vraie nature. »

Mais Jacques Villeret tient aussi ce sens d'observation de son lieu d'origine. « Je viens de Tours, explique-t-il. La Touraine est une

Suite à la page C-4

## JASPER JOHNS

### ■ L'Amérique usuelle et insolite

MAURICE TOURIGNY

**N**EW YORK — Pour beaucoup, Jasper Johns restera à jamais le père du « pop art », celui dont le « drapeau américain » de 1954 vint contredire l'expressionnisme abstrait des Pollock, De Kooning et al. et annoncer la venue des Warhol, Lichtenstein, Oldenburg avec leurs images empruntées à la vie quotidienne, élevées au rang de Grand Art.

Trente ans se sont écoulés et, depuis ces chambardements, l'art américain a connu bien des secousses, célébré quantité de « génies » vite oubliés, mais Jasper Johns n'a pas vu pâlir son étoile. Avec le temps, son



oeuvre s'est enrichie, complexifiée; certains la disent énigmatique, d'autres hermétique, mais tous s'accordent sur son caractère unique.

Le Musée d'art moderne de New York (MoMA) offre comme exposition estivale, jusqu'au 19 août, une rétrospective des gravures de Jasper Johns. Cent soixante-quinze lithographies, eaux-fortes, sérigraphies et monotypes illustrent et expliquent l'évolution de l'artiste qui aborda la gravure en 1960 et continue d'en explorer les possibilités. Johns déclare que ce médium est, pour lui, aussi important que la peinture. « Grâce à la gravure, je peux soumettre à diverses transformations des idées et des images traitées dans ma peinture », confiait-il à Grace Glueck, du

*New York Times*, en 1977.

Le spectateur familier avec les huiles de Johns se trouvera en pays de connaissance au MoMA; en effet, les cintres, lampes de poche, les cannettes de bière et, bien sûr, les drapeaux sont inclus dans le curieux univers que nous propose chaque pièce de la collection. Pourtant, une des premières qualités de l'exposition, assemblée par Riva Castleman, directrice du département des gravures et livres d'art du MoMA, est de montrer des oeuvres rarement accrochées dans les musées, donc encore fraîches et intactes, souvent surprenantes aux yeux de l'amateur d'art.

De 1960 à 1963, Jasper Johns travaille à une série de 10 lithographies intitulée *0-9*. Novice dans la pratique de cette technique, il se contente de la monochromie et réutilise la même plaque pour la réalisation de la séquence. Cette série accueille le spectateur au musée et lui présente un thème qui revient tout au long de l'exposition : le chiffre comme objet. Chaque imprimé comprend un chiffre surmonté de deux rangées de cinq cases contenant les 10 unités. Plus tard, Johns ajoutera la couleur et comblera d'autres éléments aux formes numériques : en 1968, il fait apparaître la Joconde de Leonardo à la base d'un 7 balayé de pourpre, de jaune et de rouge, en hommage au maître italien et aussi à Marcel Duchamp (qui avait « emmoustaché » Mona Lisa), deux influences majeures chez Johns tant par leurs oeuvres

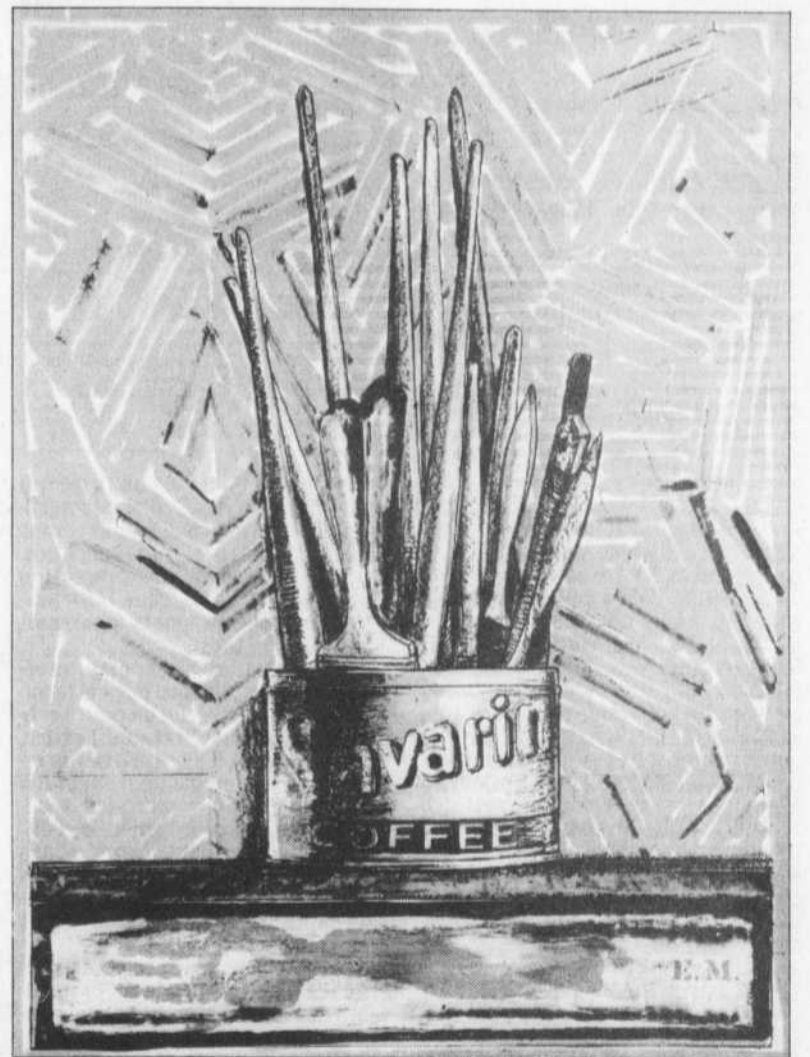
que par leurs écrits théoriques.

De cette époque datent aussi les cibles « *Targets* », un autre thème récurrent, et diverses expériences sur le drapeau américain : impression en blanc sur papier ocre, en gris sur blanc, etc. « Je m'intéresse à l'objet qui devient autre chose que ce qu'il est, à l'instant pendant lequel on identifie précisément un objet et à la disparition de cet instant », déclare Johns en 1974.

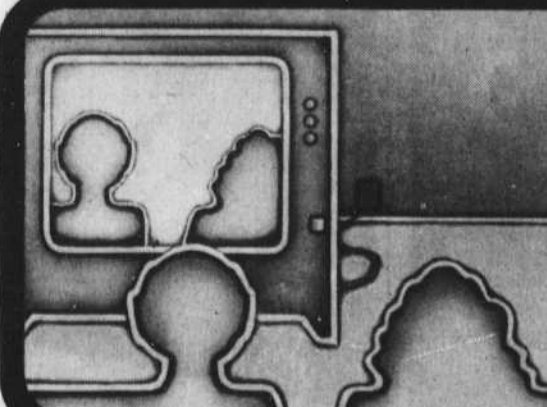
Il s'applique à déjouer le regard du spectateur, à retarder cette identification précise en maquillant des articles usuels connus, comme un cintre ou les barres et les étoiles du pavillon américain ; il nous force ainsi à considérer les formes en elles-mêmes et à expérimenter des objets subitement dénués de leur référence au quotidien. Jasper Johns nous invite à mettre de côté nos *a priori*.

En 1962, Jasper Johns découvre non seulement la couleur en lithographie mais aussi la tri-dimensionnalité dans *Painting with two Balls*, un des chefs-d'oeuvre de la rétrospective. Deux balles orange déchirent une surface composée de trois plans horizontaux rouge, jaune et bleu. Les balles glissées entre la première et la deuxième bande colorée ouvrent la toile sur un fond blanc indéfini. L'artiste reprendra pendant vingt ans ces strates tricolores qui deviendront en quelque sorte un de ses sceaux.

Bientôt des parties du corps hu-  
Suite à la page C-4




Ci-haut, une lithographie de Jasper Johns intitulée *Savarin*, datée 1977-81, et à partir de la gauche *Two Maps II*, réalisée en 1966, et *Figure 7*, de la série *Black and White Numerals*, une oeuvre de 1968.



## Chroniques polissonnes d'un téléphage engragé

Il faut lire ou même relire les chroniques de Victor-Lévy Beaulieu publiées en 1984-85 dans le journal *Le Devoir*.



les Editions internationales Alain Stanke · 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

# LE DEVOIR CULTUREL

## Vagabonder avec d'Ormesson « sous son ombrelle trouée »

### LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

★ Jean d'Ormesson, **Tous les hommes en sont fous**, roman, J.C. Lattès, 382 pages.

DANS L'ÉDITION entièrement refondue (1985) de son *Histoire de la littérature de langue française des années 30 à 80*, Pierre de Boisdeffre écrit : « Je me vante d'avoir fait dans ma vie au moins une bonne prédiction. C'était à propos de Jean d'Ormesson. (...) Il finira, disais-je, par où il aurait dû commencer : par un beau mariage, le Figaro et l'Académie ».

L'auteur du second tome de la trilogie *Le vent du soir* a choisi son titre dans un quatrain de Théophile Gautier qu'il nous livre en épigraphe : « Les femmes disent qu'elle est laide — Mais tous les hommes en sont fous — Et l'archevêque de Tolède chante la messe à ses genoux ». Il n'est pas douteux que *Tous les hommes en sont fous* atteindra, sinon dépassera, le tirage du *Vent du soir* : 600.000 exemplaires. De quoi confondre d'admiration mais surtout d'envie des romanciers moins heureux, qui ne sont pas nés coiffés, comme d'Ormesson, ou, disait-on autrefois, « avec une cuillère d'argent dans la bouche »...

Plus que son entrée précoce à l'Académie française, ce qui me paraît remarquable, chez Jean d'Ormesson, c'est l'acharnement qu'il a mis (et il en fallait...) au moment de faire élire chez les Immortels « la première Immortelle », la grande Marguerite Yourcenar. C'est un titre de gloire dont lui saurait gré, sans aucun doute, les historiens de l'avenir. Quant à son œuvre de romancier, elle est de l'espèce la plus charmante qui soit. Car, charmeur, d'Ormesson l'est sans désemparer. Il charme comme on respire.

À la condition, bien entendu, que l'air à respirer soit de grande qualité. Dans les cercles huppés des grandes villes européennes, dans les salons où il doit briller de mille feux. Rien d'étonnant, en cette conjoncture, pour une lectrice déjà « conquise », que de lire, à la page 158 de *Tous les hommes en sont fous*, cette phrase de Racine (dans *Phèdre*) : « Je regardais Luis Miguel. Il était



charmant. Pas vraiment beau. Charmant. Il traînait tous les coeurs derrière soi.

Il faut dire que les vrais personnages de ce deuxième roman sont des femmes. Quatre sœurs de la célèbre famille des O'Shaughnessy que les... 600.000 lecteurs et plus du *Vent du soir* connaissent déjà. Pour les fins de ce feuilleton, il faudra plutôt nous contenter de leurs prénoms : Pandora, Vanessa, Atalanta et Jessica. Car, transcrire à tout moment le nom de la famille, qui vit dans le beau château écossais de Glangowness, est un exercice périlleux. (Un ami à moi, de la région d'Ottawa, porte ce nom de O'Shaughnessy et il a coutume de dire que le jour où il put épeler et écrire correctement son patronyme, il sut son alphabet !)

Le narrateur de *Toutes les femmes en sont folles*, ce « Jean » réfugié dans sa villa de San Miniato, s'attache à la quadruple existence de ces femmes ravissantes et... insupportables et raconte, avec une nonchalance de grand seigneur, les péripéties étonnantes de leur vie. On retrouve également les Romero à la troisième génération, grâce aux fils — ils sont quatre également, vous l'aurez deviné ! — de l'ambassadeur d'Argentine en Angleterre, Son Excellence Aureliano Romero.

Habile et même opportuniste, Jean d'Ormesson, en avant-propos

de son roman, nous dit que « le mieux serait évidemment de se reporter au *Vent du soir* », pour mieux suivre les descendants des Wronski, les Finkelstein et autres personnages importants de sa saga de millionnaires. Il reste que, de Venise à Londres, de Florence à Paris, d'Écosse en Grèce, en yacht de plaisance qui croise dans les îles de la mer Égée, en « escalas » un peu partout dans l'Europe d'avant 1939 et dans l'Espagne de la guerre civile, on peut suivre aisément (les romans de Jean d'Ormesson sont de lecture aisée, ils procurent aux lecteurs cette sensation réconfortante d'être aussi civilisés que ses personnages, de connaître comme eux les plaisirs de la vie des gens fortunés), on peut sans effort transgresser, avec Pandora, les règles de la bonne éducation, s'attacher à un Nazi proche collaborateur de Hitler (c'est Rudolf Hess...) comme Vanessa, assister à la mort tragique de Jessica, à Barcelone, sans parler de la cohabitation sérieuse avec la plus sage des quatre, cette Atalanta qui se promène avec le narrateur dans les allées du parc de Glangowness...

Fidèle à ses habitudes, d'Ormesson, dans *Tous les hommes en sont fous* mêle aux événements imaginaires, mais qui prennent, sous sa plume désinvolte, tous les caractères de la véracité, des rencontres avec quelques très grandes figures du temps, Winston Churchill occupe, par exemple, beaucoup de place dans la vie des quatre sœurs et, dans son répertoire de « bonnes adresses », qui sert de post-face à son roman, d'Ormesson insiste pour que le lecteur partage son sentiment qu'il « est le plus grand homme de son temps »...

Ce n'est pas le moindre des charmes d'un roman comme celui-là que cette nomenclature de personnages à laquelle tout lecteur qui n'a pas lu *Le vent du soir* devrait se référer avant de commencer à suivre le narrateur, lui-même poursuivant les quatre sœurs O'Shaughnessy et les quatre frères Romero.

C'est le 3 août de l'année dernière que je rendais compte, au feuilleton, de ma lecture du premier volume de la trilogie. Parions que l'an prochain, vers la même période estivale, nous devrions nous reposer ensemble sur une belle terrasse, dominant la vallée toscane, pour goûter *Le bonheur à San Miniato* que nous promet Jean d'Ormesson dans le troisième et dernier volume de son *Vent du soir*.

## Les policiers nouveaux sont arrivés.

### LETTRES QUÉBÉCOISES

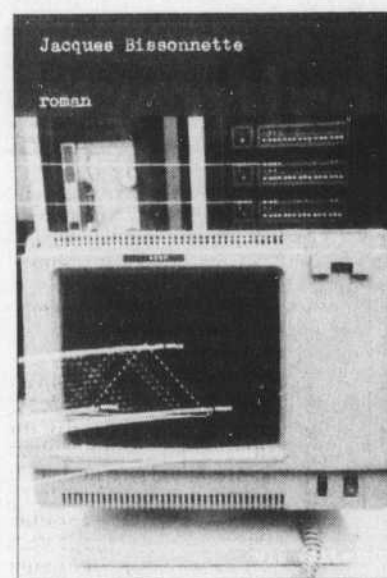
STÉPHANE LÉPINE

- ★ Jacques Bissonnette, **Programmeurs à gages**, VLB Éditeur, 1986, 281 pages.
- ★ Alain Contant, **Henri**, Québec/Amérique, collection **Deux Continents**, 1986, 193 pages.
- ★ Claude Jasmin, **Alice vous fait dire bonsoir**, Leméac, collection **roman québécois**, no 102, 1986, 143 pages.

Pour des raisons obscures, de nombreux éditeurs croient que l'été ramollit le cerveau des lecteurs. Aussi, chaque année, le marché se voit encombré de ces romans de plage tout juste bons à jaunir au soleil. Comme si nous n'avions rien de mieux à faire au cours de nos vacances que de lire ces pavés épais, fades et nous comme de la guimauve... Pourtant, enfin libérés des horaires inflexibles, du travail et des lectures obligatoires, nous pouvons profiter de l'été pour relire les auteurs essentiels à notre survie ou nous consacrer à ceux que nous nous promettons de lire depuis toujours. Mais, comme c'est mon devoir de rendre compte de ce qui se publie, j'ai donc délaissé Musil, Knut Hamsun et Sigrid Undset pour me consacrer, au cours des récentes journées pluvieuses, aux trois romans « policiers » de l'été.

Programmeurs à gages de Jacques Bissonnette est le meilleur d'entre eux. Dans ce roman d'espionnage à la *War Games*, un consultant en sécurité informatique, engagé par la *Data Security*, doit tenter de déjouer un acte de piratage, d'identifier les fraudeurs qui ont opéré une fuite dans le système de la compagnie de change montréalaise *Monnaies Transit International*, une compagnie importante qui fait affaire avec les agents de change des principales capitales financières et dont toutes les transactions sont traitées par ordinateur.

À l'aide d'une équipe d'ingénieurs, Alain Bourque, « drabbe » comme peut l'être un commis-comptable ou un technicien en informatique, mène son enquête et devient progressivement un autre homme, un héros positif, un humain pas tout à fait comme les autres, mieux armé pour vaincre le mal que le commun des mortels. C'est Clark Kent devenant *Superman*, la bête transformée en prince charmant, la grenouille se faisant aussi grosse que le boeuf. Ce petit spécialiste, capable de dépister les fraudeurs, ressemble à justicier des bons vieux westerns, capable de vaincre l'ennemi du bien.



Le héros du livre est un juste qui croit en l'ordinateur, célèbre son règne et défend ce jeune roi des temps modernes contre les forces rebelles. Il infligera, bien sûr, une correction aux adversaires du trône informaticien en espérant que la leçon soit entendue par tous.

En fait, ce livre n'est pas sans effets comiques, d'abord par cette supériorité quasi-irréelle du petit technicien qui, amené à rétablir l'ordre, se transforme en un super-héros invincible. Le comique tient surtout à la manière qu'a le roman — et le héros — de dramatiser l'enjeu, de l'étrier, de l'hypertrophier, comme dans les westerns classiques ou les films d'action américains qui veulent absolument créer une tension et des moments forts.

Si la dynamique du récit est assez efficace — parce qu'elle est la résultante de plusieurs forces concurrentes —, si ce livre s'appuie sur une documentation solide et des descriptions minutieuses — *Programmeurs à gages* va sûrement être obligatoire cet automne dans les cégeps, comme manuel dans le cours d'introduction à l'informatique —, l'auteur reste fortement marqué par la rhétorique hollywoodienne. « On se croirait à la télé » lit-on au début du roman. Il aurait fallu préciser : un lundi soir, sur la télé américaine...

Jacques Bissonnette, on l'aura vu, se contente d'une stricte observance du genre et n'innove qu'en accolant l'informatique au schéma traditionnel. Mais il ne faudrait pas compter sur Alain Contant pour nous révéler les faces cachées du genre. Son *Henri* se présente en fait comme une copie attardée du programme standard où se glissent à quelques moments les malheureux coups de griffe d'un auteur qui veut se distinguer.

Ce que l'on retient d'abord et avant tout de cette histoire de complot, mis à jour par un journaliste, c'est le style absolument inimitable de son auteur. Alain Contant est de

ceux qui écrivent avec un dictionnaire de synonymes sous le bras. Dire qu'il s'agit d'un roman ennuyeux et mal écrit ne suffit pas à rendre compte de ce gribouillage prétentieux et plat dont le *Reader's Digest* ne voudrait pas.

S'appuyant sur une mise en abîme maladroite, ce roman rassemble de beaux mots de vocabulaire (gourmand, scarifier, musarder, palmettes et autres ornements langagiers) et de divins exercices de style. Chez Alain Contant, les maisons sont des « symphonies d'arêtes et de volumes mis en valeur par le contrepoint des fenêtres » ; sur la pelouse du jardin, « une tonnelle déserte s'ébrouait au contact du vent » ; « l'eau du lac Memphrémagog donnait un peu de chaleur à l'air glacial du matin dans un vaste baiser de brume » et la poudre « lançait ses tentacules à fleur de route ».

Les personnages sans consistance, les scènes mièvres et inutiles et les inventions rhétoriques ampoulées d'Alain Contant font de *Henri* non seulement un mauvais roman policier, mal structuré, invraisemblable et incohérent, mais un de ces instruments de torture que la littérature produit parfois.

Soulignons enfin la parution du quatrième roman policier de Claude Jasmin, *Alice vous fait dire bonsoir*, qui amène cette fois l'inspecteur Asselin (notre Hercule Poirot québécois) au cœur de la ville d'Outremont où, engagé par une mystérieuse inconnue, il doit espionner les allées et venues de Polonais installés dans le voisinage. Ne sachant rien des raisons pour lesquelles il doit effectuer cette surveillance, le vieil enquêteur est entraîné, un peu malgré lui, dans une histoire de vengeance et de crime de guerre.

Encore une fois, après *Le Crucifié du Sommet-Bleu*, *Une duchesse à Ogunquit* et *Des cons qui s'adorent*, l'intrigue policière passe ici au second plan au profit d'une étude de moeurs et d'une exploration d'un quartier par un bonhomme avenant et un peu crédule. Après le quartier Villeray dans la troisième enquête, voilà donc Outremont. Cela commence à sentir la recette mais, à mi-chemin entre la série noire et le roman de quartier comme *La petite patrie*, ce dernier Jasmin est probablement le meilleur policier qu'il ait publié jusqu'à maintenant.

## LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

### HISTOIRE

Jean Daniel, **De Gaulle et l'Algérie**, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 280 pages. Le directeur du *Nouvel observateur*, Jean Daniel, publie une série d'articles, parus initialement dans l'*Express* de 1958 à 1962, traitant de la guerre d'Algérie. Pied-noir mêlé de près aux événements, le chroniqueur gardait une lucidité exemplaire qui, plus de vingt ans après, nous donne une grande leçon de journalisme.

### ESSAI

Jack Zipes, **Les Contes de fées et l'art de la subversion**, Payot, 278 pages. En étudiant les plus importantes oeuvres du genre, l'auteur nous montre comment ont évolué les thèmes issus de la tradition orale du Moyen Âge pour en arriver aux contes populaires des XVIIe et XVIIIe siècles, et comment ceux-ci se sont transformés d'un discours normatif à un discours subversif à l'époque contemporaine.

### MÉDECINE

Erwin H. Ackerknecht, **La Médecine hospitalière à Paris (1794-1848)**, Payot, 296 pages. Cette étude, qui couvre 55 ans particulièrement mouvementés de la naissance de la « médecine hospitalière ». Cette nouvelle médecine, malgré son vocabulaire hippocratique et galénique, employait de nouveaux concepts tels l'examen physique par les mains et les oreilles, l'anatomie pathologique, les statistiques et la notion de lésion. Cela révolutionnait complètement le monde médical d'alors et favorisait la création des spécialités (psychiatrie, pédiatrie, orthopédie, urologie, etc.).

Steven Mizel et Peter Jaret, **Notre corps se défend**, Payot, 228 pages. Notre corps est un réseau complexe d'interconnexions soumis aux attaques du monde extérieur. Lorsqu'une toxine ou une bactérie pénètre notre système, tout un mécanisme de défense se met en branle. Une cellule du sang circulant, un lymphocyte, alerte les autres cellules blanches en leur ordonnant de tuer l'intrus, de le phagocyter et de préparer des anticorps contre une nouvelle irruption. C'est cette aventure incroyable, avec ses ratés et ses réussites, que nous racontent les auteurs de cet ouvrage.

### ASTROLOGIE

Henri Stierlin, **L'Astrologie et le pouvoir**, Payot, 321 pages. L'astrologie serait née, d'après l'auteur, de l'ambition de déterminer l'avenir des rois et de leurs royaumes. Car on aurait toujours établi un lien entre le pouvoir d'un homme qui s'élevait au-dessus des autres et les astres. Et, au surplus, le fait de connaître leur avenir était une source supplémentaire de pouvoir pour les rois... On voit donc quels liens inextinguibles unissaient le pouvoir et l'astrologie.

## Billie Holiday toujours

### LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

ON N'A jamais fini avec les grands. En littérature, on ne compte plus les ouvrages sur Shakespeare et sur Flaubert pour ne nommer qu'eux. Le jazz aussi a ses pôles. Et Billie Holiday est une station essentielle dans ce chemin qu'est l'histoire du jazz.

*L'Âme de Billie Holiday* de Marc-Édouard Nabe (1) est avant tout un livre de passion. Ce jeune auteur fit, il y a peut-être un an à *Apostrophes*, une apparition remarquée. Venu présenter *Au régal des Vermine*, il avait été odieux. Insultant tout le monde, y compris les invités sur le plateau, il faisait foi d'anti-sémitisme, posait à l'iconoclaste tous azimuts. Aussi ai-je ouvert avec beaucoup d'appréhension l'essai qu'il consacre à la chanteuse des chanteuses. Que n'irait-il pas débaler d'insanités ? J'allais apprendre très tôt qu'il s'agissait d'un témoignage inconditionnel d'admiration, une lettre amoureuse.

D'entrée de jeu, Nabe annonce ses couleurs. « Mon père et ma mère n'étaient que deux gosses lorsqu'ils virent Billie Holiday pour la première fois. Il avait 21 ans, elle 19 ; moi j'avais moins trois mois. » Bien sûr, on reconnaît l'inspiration, les premières lignes de l'autobiographie de cette déesse, *Lady Sings the Blues*.

Nabe est le fils d'un musicien de jazz et d'un amateur du nom de Marcel Zanini. Je ne donne pas ce détail à titre anecdotique mais bien pour indiquer que la compagnie des jazzmen, l'évocation de leurs légendes, la présence de leur musique ont toujours marqué sa vie.

Nabe est un super-groupe, il connaît tous les disques de Billie Holiday, pirates ou non, collectionne ses photos, a interrogé tous ceux qui en France l'ont rencontrée. Les anecdotes, il les sait, les films il les a vus et se les raconte perpétuellement. Pour lui, le jazz est une histoire d'amour. Ses goûts en la matière sont tout à fait recommandables. Monk, Parker, Powell sont de la famille. Quant à Lester Young, il a droit à quelques-unes des pages les plus remarquables du livre. Par exemple : (p. 100) « C'est ainsi que nous avons assisté à l'ombre d'un homme, un fantôme, une légende anthume glissant doucement vers l'épuisement de ses cinquante ans. Brisé, Lester a érigé la perte de moyens en éruption de style. »

Lester, Billie donc, des pages stimulantes sur l'inspiration, l'improvisation en jazz et tout au long les images de Billie Holiday aux différentes époques de sa vie. Les thèmes attendus sont au rendez-vous, Billie et les hommes, Billie et les stupéfiants, Billie et la musique. Parfois des citations empruntées à la littérature, des allusions assez éclairantes.

tes à la peinture, le tout dans une prose obsessionnelle. Il me faut mettre en garde l'éventuelle lectrice de certains propos choquants d'André Suarès, que Nabe admire pour d'autres raisons. « Aucune femme n'est capable d'improviser. (Elles) n'improvisent pas ; elles subissent. Leur invention est nulle, et nulle leur action. » Voilà ce qu'écrivait Suarès en 1931. Mais pour le reste, ce livre est un chant d'hommage, d'admiration à la femme-Holiday comme j'en connais peu. Recommandation totale. Mais comme on disait à l'époque, pour lecteurs (et lectrices) avertis.

Michel Petrucciani, **Pianism**. Blue Note BTC 85124. Dans cette avalanche de disques du pianiste, une perle. Petrucciani, dont on ne peut qu'admirer la générosité, est ici fort consistant. Deux standards, *Night and Day* et *Here's that Rainy Day*. Pour le reste des originaux qui ont plus comme justification que les *royalties* que son auteur en retirera.

Tony Williams, **Foreign Intrigue**. Blue Note BTC 85119. Avec Donald Harrison à l'alto, Wallace Roney à la trompette, Bobby Hutcherson au vibraphone et Mulgrew Miller au piano et Ron Carter à la contrebasse, le batteur nous donne une session qui aurait pu être plus inspirée. Rien de désastreux, mais une anonyme et tranquille excellence. Rien de bien étonnant donc.

(1) Marc-André Nabe, *L'Âme de Billie Holiday*. Paris, Denoël, 1986, 250 pp.



Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS font relâche cet été, et vous donnent rendez-vous en septembre...

de 9 à 9  
362 jours par année

Tous les dimanches après-midi venez regarder avec nous "APOSTROPHES" à 14h à TVFQ-99 avec Bernard Pivot  
1120, av. Laurier ouest outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 H  
**Champigny**  
Librairie Champigny inc.  
4474, rue Saint-Denis  
Montréal  
844-2587

Ce qu'il faut lire est en **folio**

Bianciotti **Le traité des saisons**

Yann Queffelec **Le charme noir**

Albert Cohen **Les Valeureux**

Philippe Sollers **Femmes**

Tournier **Gilles & Jeanne**

Fred Uhlman **L'ami retrouvé**  
Introduction d'Arthur Koestler

aux éditions GALLIMARD

## LE DEVOIR CULTUREL

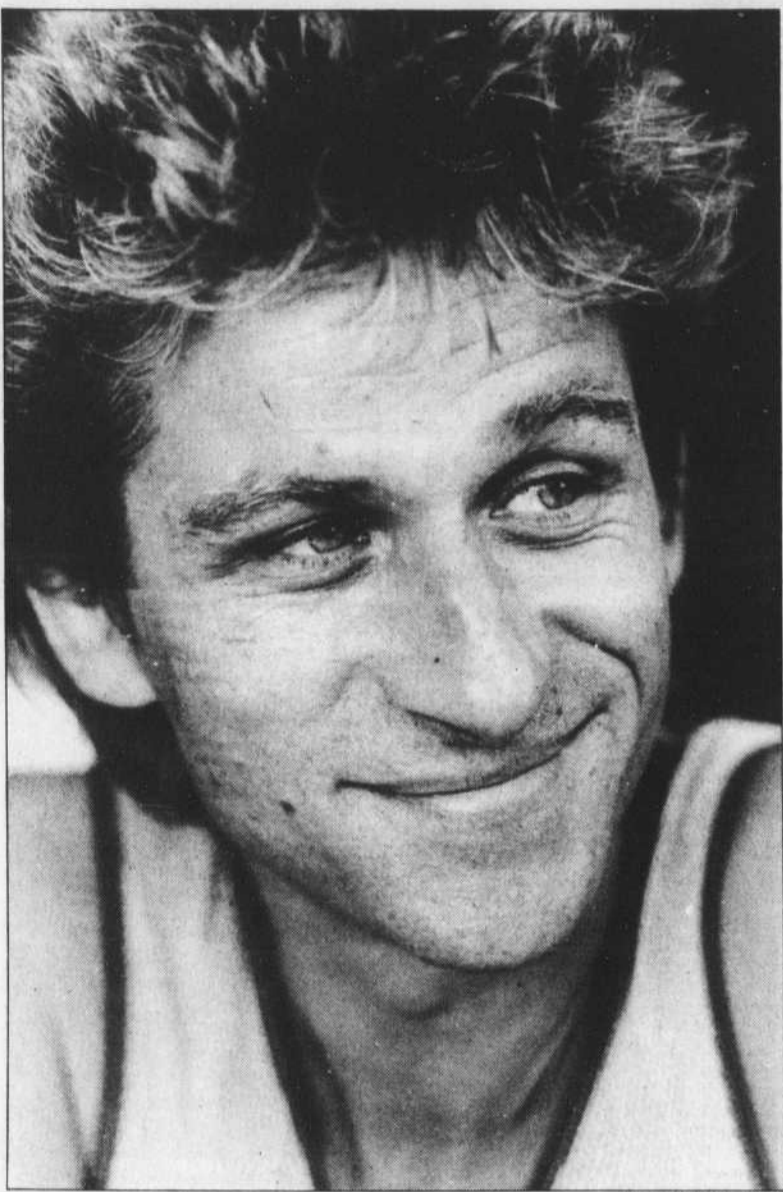


Photo Louise Lemieux

## THIEFFAINE

## ■ Entre Céline et Corso, un rocker sous influence

PAUL CAUCHON

**H**UBERT-FÉLIX Thieffaine, ça vous dit quelque chose ? Ne vous laissez surtout pas égarer par ce patronyme aux relents bucoliques. Thieffaine, qui présente un spectacle ce soir au Spectrum, n'est surtout pas un autre de ces nouveaux jeunes chanteurs français qui vous sussureront à l'oreille de tendres « questions de feeling »...

Il fait plutôt dans l'humour noir, la dérivation, le délire verbal et la poésie-mitraillette. Une sorte de Tom Waits qui aurait eu Léo Ferré pour grand-père, petit-cousin des poètes américains de la beat generation.

Trêve de comparaisons : Thieffaine est d'abord lui-même, personnalité singulière qui, s'il faut en croire les échos qui nous parviennent d'outre-Atlantique, se taille actuellement une place très importante dans le rock français. Alors si votre culture « branchée » accuse des ratés, voici l'occasion de vous remettre à l'heure...

Sa carrière présente des aspects exceptionnels. Trainant sur les scènes folk, jouant dans les cabarets parisiens et les maisons de la culture tout au long des années 70, il édite un premier disque en 1977 sur une étiquette obscure, *Sterne*.

Presque totalement boycotté par les radios, ne passant jamais à la télévision, accordant les entrevues au compte-goutte, se distinguant par son absence totale de structure promotionnelle, Thieffaine continue à remplir des salles de plus en plus

grosses par la seule magie du bouche à oreille. Et tout à coup, à la surprise générale, il se retrouve devant des foules en délire à l'Olympia, il y a deux ans, au Zénith l'automne dernier. Un public fidèle qui a acheté ses sept disques par centaines de milliers d'exemplaires.

Thieffaine continue d'ailleurs à enregistrer sur cette petite étiquette en se tenant loin de l'industrie : « Plutôt que d'être fabriqué par le show-bizz ou par une compagnie de disque c'est le public qui m'a fait, dit-il. Quant aux radios, elles tiennent compte de l'industrie du disque avant tout et ne prennent pas de risques. »

Auteur-compositeur-interprète, on le dit aussi bête de scène. Son avant-dernier disque, *Alambic Sortie sud* (le dernier est un live au Zénith) propose des textes souvent plus récités que chantés, des textes éclatés, complètement fous, qui regorgent d'images bizarres et surréalistes, des textes qui parlent d'errance, de solitude, de déséquilibre, de folie, d'amour, de sexe, des atmosphères glauques, quasi-apocalyptiques, mais avec un humour noir glacial et une certaine tendresse. Le tout sur une musique fluide et relativement légère (compte-tenu du propos !), un blues-rock difficile à décrire qui est dû à son collaborateur Claude Mairet.

Rencontré cette semaine, Thieffaine n'a pas fait mentir sa réputation d'anti-vedette qui fuit les médias. Grand blond cendré aux yeux verts, le monsieur est d'une absence de loquacité peu commune et

avouera que les entrevues sont la partie « masochiste » de son travail.

« Cet album, *Alambic*, offrait des textes lyriques plus parlés, a-t-il expliqué tout de même. Et ces dernières années, j'ai eu tendance à partir beaucoup du texte. Mais je cherche aussi à redéfinir ce qu'est une chanson, je retrouve la mélodie. En fait j'alterne entre les deux. Et dans mon spectacle, je privilégie le contact direct avec le public plutôt que la mise en scène élaborée. »

Parmi ses influences et les gens qu'il admire, Thieffaine cite pélemêle Bob Dylan (« qui a amené un peu de textes dans les chansons rock »), Louis-Ferdinand Céline (« ce fut une révolution de passer ainsi le langage oral dans l'écrit »), les poètes de la *beat generation* tels Jack Kerouac (« une attitude complètement nouvelle face au voyage ») et surtout Gregory Corso (« qui a travaillé le langage plus que Kerouac »), et puis aussi Bukowski.

Il considère que Céline a contribué avec son langage au « parler rock », et au-hazard de la conversation il révèle un détail inconnu sur le grand écrivain français : Céline aurait écrit deux chansons qu'il a lui-même chanté sur un 45-tours en 1954. Thieffaine n'a jamais trouvé le disque en question. Collectionneurs, à vos marques !

« Pour moi l'image est déjà dans le mot, continue-t-il en parlant de son style littéraire. Je m'intéresse au rêve, chaque image du rêve est défini par un mot plutôt que par une phrase. J'essaie souvent de retrou-

ver cet état du mot dans le rêve. »

« Tout n'a pas été dit sur le rêve, ajoute-t-il. Freud et la psychanalyse ont bien expliqué les rapports entre le rêve et les obsessions personnelles, mais il reste des zones d'ombre, comme la question des rêves prémonitoires. Je travaille sur ça, j'aime bien l'aventure, l'inconnu, l'exploration. »

Thieffaine propose également des images érotiques et sexuelles particulièrement fortes. « Le sexe c'est encore un tabou, lance-t-il. Et puis j'explore également le sordide, une notion importante qui n'est pas nécessairement négative. D'ailleurs les rêves proposent plus souvent des images dites sordides que des images bien esthétiques. Ça ne sert à rien de nier le sordide dans nos vies, ça relève de notre côté animal qui est aussi important que le reste. »

Pour vous donner une idée : « Au nom du père au nom du vice/Au nom des rades et des mégots/Je lève mon hanap et je glisse/Dans mon scaphandre à nébulos », chante-t-il dans *Nyctalopus Airline*.

Peut-être préférerez-vous celle-ci, extraite de *Chambre 2023* : « J'étais Cain junior le fils de Belzébuth/Chevauchant dans la nuit mes dragons écarlates/El m'arrêtaient souvent chez les succubes en rut/J'y buvais le venin dans le creux de leur chatte... »

## De musique, de sonorité et de sous

## DISQUES

CAROL BERGERON

**Ludwig van Beethoven** (1770-1827) : Symphonie no.5, op.67 ; Symphonie no.9, op.125, Janet Perry (soprano), Agnes Baltsa (alto), Vinson Cole (ténor), José van Dam (baryton), le Wiener Singverein et le Berliner Philharmoniker, dir. Herbert von Karajan. Deutsche Grammophon (Telemondial), 413 933-1, coffret de deux disques.

★ Concerto no.5, op.73 « l'Empereur », Arturo Benedetti Michelangeli (piano) et le Wiener Symphoniker, dir. Carlo Maria Giulini. Deutsche Grammophon 2531 385, enregistrement en direct d'un concert télévisé à Vienne.

**D**ES PREMIERS concerts à bénéfice présentés à Londres dès 1872 à l'événement Beethoven/OSM de ce soir au Forum, la route est longue. Et pour ne parler que de la musique dite « sérieuse », disons que la partie de ces rapports avec le public qui se monnaie détermine en grande partie qui, de ce public, pourra entendre tel ou tel de ces nombreux interprètes. Ceci explique-t-il cela ? On dit que 90% des habitants de notre planète n'ont pas accès au concert.

Il ne faut pas se le cacher, derrière chaque effort de démocratisation de la musique, se profile l'ombre inquiétante de la rentabilité. Non seulement doit-on payer le salaire des musiciens (ce qui ne devrait jamais poser de problèmes) mais encore faut-il éponger les frais d'une infrastructure de plus en plus lourde à supporter. Vendre la bonne musique coûte extrêmement cher. Certains interprètes, et tous ceux qui gravi-

tent autour, en profitent, quand ils n'en abusent pas. D'autres, la majorité d'entre eux, en font les frais. Il suffit, par exemple, de penser à la Guilde des musiciens de Montréal qui, pour une question de gros sous, n'a pas hésité à menacer sérieusement la survie de l'Orchestre Métropolitain de Montréal en adoptant une attitude d'une intransigence aveugle.

On s'en doute, l'OSM est devenu une entreprise culturelle considérable, notamment par son poids financier. La seule vente des billets ne suffit pas à rentabiliser ses opérations. Il faut de l'aide des gouvernements et de l'entreprise privée. Ainsi, et sans énumérer toutes ses sources de revenu, le Conseil des Arts du Canada (28e rapport annuel) lui a versé \$1,145,000 pour son fonctionnement pendant l'année 85/86 ; pour sa saison estivale, *Power Corporation* lui a donné la somme de \$75,000 afin de permettre la réalisation des six concerts du festival *Mozart plus* à la basilique Notre-Dame ; pour les quatre concerts « Brador » gratuitement offerts au public dans les parcs de la région montréalaise, la Brasserie Molson a injecté la somme de \$100,000.

Le concert de ce soir viendra enrichir le fonds de pension des musiciens de l'orchestre et contribuera, du moins l'espère-t-on à la direction de l'OSM, à diminuer la dette accumulée qui, à la fin de l'exercice financier de l'an passé, s'élevait à \$435,000. Dans ce but, les membres de l'orchestre donneront leurs cachets et la compagnie Du Maurier apportera une contribution de \$30,000. Ajoutons enfin que les prix des places a été fixé respectivement à \$15,00, \$10,00 et \$6,00.

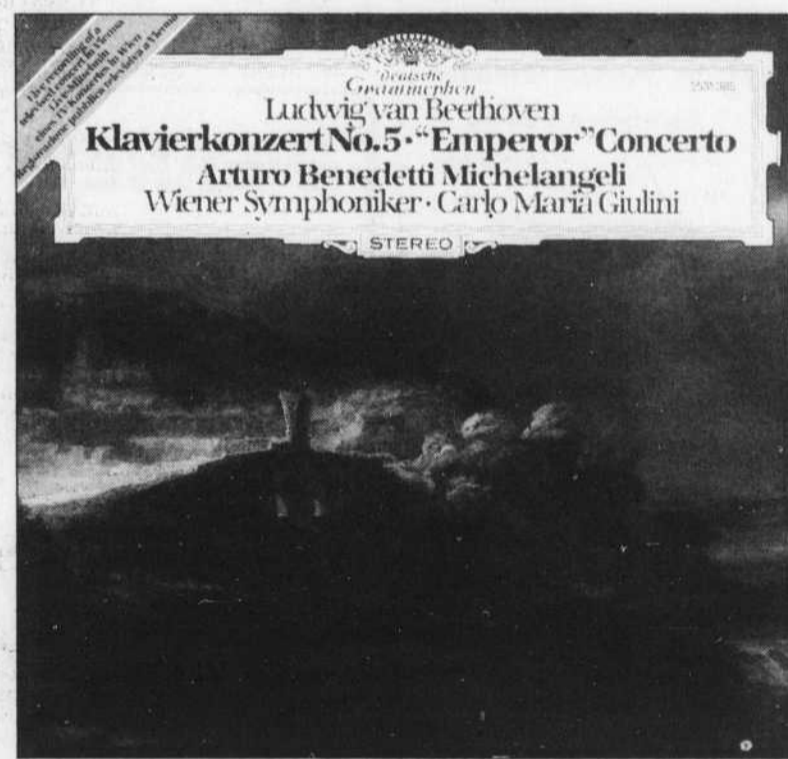
Cela dit, force est de reconnaître que dans un semblable contexte la musique risque de devoir se soumettre aux impératifs de l'argent. Ainsi, pour inciter plus de dix milles personnes à prendre le chemin du Forum il faudra s'assurer d'une affiche

attrayante. Il faudra une Callas ou un Pavarotti, une *Neuvième* de Beethoven ou un *Requiem* de Verdi. Callas étant morte et Pavarotti coûtant trop cher, l'OSM s'est replié sur Beethoven.

Avec la *Neuvième symphonie* et le *Cinquième concerto*, deux chefs-d'œuvre universellement connus, même avec cela, on se montre un peu nerveux : le Forum sera-t-il comble ? Fera-t-on recette avec Beethoven, Dutoit, Boky, Lavigne, Corbell, Lakes, Firkusny, un chœur de 250 voix et l'OSM ? Voilà le genre de questions que se posent les organisateurs de concerts, aujourd'hui, en 1986. Il y a là de quoi devenir perplexe.

Il faut de grands vaisseaux pour faire encore plus d'argent. N'oublions pas, cependant, que la musique de Beethoven, fut-elle interprétée par près de 350 musiciens (comme ce sera le cas ce soir), n'a pas été conçue pour un espace aussi vaste que celui du Forum de Montréal. Du reste, ce lieu génère un bruit de fond d'environ 70 décibels avant même que l'orchestre n'émette un son. En sachant que le son le plus doux d'un orchestre voisine, selon Léopold Stokowski, 20 décibels, il devient alors nécessaire d'amplifier. De l'avis de Jacques Paquin, responsable de la sonorisation du concert, il faudra que l'intensité sonore de l'OSM joue entre 70 et 95 décibels. Ce dernier chiffre correspond non seulement à la nuance fortissimo (Stokowski) mais encore au-delà duquel les structures du Forum commencent à vibrer.

Bien sûr le rapport entre l'interprète et le public trouve-t-il encore un lieu privilégié au concert. Toutefois, en le commercialisant, on a tout fait de transformer le concert en un produit soumis aux lois de l'offre et de la demande. On en a fait un bien de consommation. Au Forum, on parle encore de concert mais la musique doit se plier aux exigences de



l'endroit. Dans une conversation téléphonique, M. Paquin m'affirmait cependant que la sonorisation avait été entièrement repensée de manière à la rendre plus discrète et plus efficace.

Pour illustrer d'une manière particulière le programme de ce soir, j'ai retenu deux enregistrements, du *Cinquième concerto* et de la *Neuvième*, réalisés dans des circonstances particulières. La qualité exceptionnelle des interprètes (Karajan, Giulini, Michelangeli, le Berliner Philharmoniker etc.) m'épargne de m'attarder sur leur travail, d'autant plus qu'il est remarquable à plus d'un égard.

Du *Cinquième concerto*, Deutsche Grammophon nous donne une « photographie sonore » d'un concert capté en direct dans une salle de Vienne. Ce disque fait du discophile

un auditeur privilégié en lui donnant en quelque sorte le meilleur siège de la salle. La technologie est ici au service de l'illusion : on a même conservé les applaudissements, sans doute pour qu'il se joigne à l'enthousiasme des Viennois.

Entre 1982 et 1986, Karajan a réalisé sa quatrième intégrale des symphonies de Beethoven. Cette fois-ci cependant, il s'agit non seulement d'un document sonore mais encore d'un document vidéo. Ainsi, la « photographie » du concert est-elle encore plus complète. Dans la version globale, l'auditeur devient spectateur : Deutsche Grammophon lui restitue l'événement tel qu'il s'est passé dans la salle du *Philharmoniker* de Berlin avec le grand Karajan lui-même, ce qui devrait le consoler de l'absence de Beethoven.

## Courez voir Miró

Un grand Maître à l'esprit teinté d'ironie, réunissant 99 sculptures et 75 œuvres sur papier. Miró, il faut y aller.

une grande première sur le continent. Une histoire d'humour et de génie. Pour se marrer.

Les visites commentées : une merveilleuse façon de visiter l'exposition ! Renseignements : 285-1600

miró marrant à montréal  
20 juin - 5 oct. 1986  
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Billets en vente au Musée, par Teletron et aux comptoirs Ticketron.

Renseignements (514) 285-1600. Le Musée est fermé le lundi.

Jeune fille s'évadant  
Bronze peint, 1968  
Fondation Maeght  
© Joan Miró 1986/Vis-Art

FESTIVAL ORFORD 86

4 juillet au 24 août

Directeur artistique: Pierre Rolland

Centre d'Arts Orford

Salle Gilles-Lefebvre

— 20h00

PERCUSSIONS CONTEMPORAINES

Samedi 12 juillet

ROBERT M. LEROUX et l'Atelier de la percussion de la Faculté de Musique de l'Université de Montréal

Piché, Thibault, Xenakis, Spivack, Nishimura, Reich.

CONCERT

Vendredi 25 juillet

QUARTANGO Tango Argentino

CONCERT-BOUFFE: 17h00

Dimanche 13 juillet

Gospel Heirs

Dimanche 20 juillet

Richard Séguin

ORFORD HORS LES MURS

Mercredi 23 juillet-12h15 — 13h15

Place Ville-Marie, Montréal

JEUNES INTERPRÈTES:

Mardi 15 juillet

TRIO DURAND-PRÉVOST-AUBUT

Piano, violon, violoncelle

Jeudi 17 juillet

MICHELLE SETO, violon

Mardi 22 juillet

MARIE-CLAUDE SIROIS, piano

RÉCITAL:

Vendredi 18 juillet

IFOR JAMES, cor

Jeudi 24 juillet

ALICE SCHOENFELD, violon

GRAND CONCERT: 35e anniversaire

Samedi 19 juillet

En supplémentaire dimanche 20 juillet 20h00

DAVE BRUBECK QUARTET, jazz

Dave Brubeck, piano

Chris Brubeck, basse et trombone

Bill Smith, clarinette

Randy Jones, batterie

En collaboration avec Le Devoir

RÉSERVATIONS: (819) 843-3981

1-800-567-6155



Parc Provincial du Mont-Orford  
Autoroute des Cantons de l'Est  
Sortie 118  
Route 141 nord

# LE DEVOIR CULTUREL

## JOHNS

Suite de la page C-1

main se glissent dans les compositions du peintre. En 1965, il signe le magnifique et troublant *Skin with*

## VILLERET

Suite de la page C-1

région où il n'y a pas d'accents. On dit souvent que c'est l'endroit où se parle le meilleur français. Et ce ne sont pas gens agités. C'est peut-être de cette position que je me suis habitué à regarder et à écouter les autres comme des espèces de martiens.

Au cinéma, les rôles sont inversés : c'est la caméra qui devient voyeuse, qui fait ressortir l'intériorité et « permet d'aller plus loin dans les sentiments profonds qu'on porte en soi » dit-il. « Et le cinéma est un travail d'équipe, la perception des autres sur soi compte beaucoup. »

Jacques Villeret est bien servi ces temps-ci, puisqu'il tourne actuellement avec Jean-Luc Godard. « Ça n'a rien à voir avec le cinéma traditionnel, dit-il. Godard nous demande de nous impliquer. Il lance des trucs et attend qu'on réponde, il aime qu'on puisse l'aider. C'est paradoxal, parce que son monde est tellement précis et personnel, mais il faut participer. Curieusement, il m'a choisi non pas à cause de mon travail au cinéma, mais à cause de la scène. Il a voulu se servir de mes gestes, de mes mouvements dans l'espace. Dans le film, je ne joue pas des sketches comiques, plutôt des « actes », des personnages qui expriment ce qu'ils sont par la gestuelle. »

Le sujet du film de Godard ? Les problèmes de création, en musique, en littérature, au cinéma, mais comme l'affirme Villeret « on ne sait pas ce que donnera le produit fini », Godard ayant l'habitude d'« écrire » encore son film au niveau du montage.

Jacques Villeret vient également de terminer *Black Mic Mac*, un film qui fait actuellement un malheur en France et qu'on pourra voir ici lors du Festival des Films du Monde. Une comédie « très vivante qui ne fait pas de morale », dit Villeret, concernant la façon dont les communautés africaines ont recréé leur monde et leur âme au cœur même de Paris. Villeret y interprète un inspecteur de la protection sanitaire chargé d'enquêter dans ces quartiers africains.

En attendant, on pourra le voir à tous les soirs au Millieu, rue Saint-Laurent, jusqu'au 19 juillet.

*O'Hara Poem*, reproduction des empreintes de Johns laissées directement sur la pierre à imprimer. Les mains et trois angles du visage de l'artiste sont juxtaposés à un émué par le poète Frank O'Hara. Cette espèce de suaire moderne évoque à la fois le masque funéraire et l'étreinte, la mort et l'érotisme et demeure sans doute une des plus touchantes pièces offertes.

Deux œuvres de la série *Casts from Untitled* (1974) arrêtent le spectateur un moment : *Hand/Foot/Sock/Floor* trace d'une fine ligne blanche sur fond pourpre les contours des articles mentionnés dans le titre, alors que *Face* suggère un visage humain sur fond écarlate. Johns se sert de quatre profils de Picasso pour esquisser deux coupes, à la façon du test encore utilisé en psychométrie, dans *Cups 4 Picasso* (1972).

Comme pour célébrer le 80e anniversaire de Samuel Beckett, le Musée d'art moderne montre quelques-

unes des 32 pointes sèches et aquatintes que Johns crée pour le livre de l'écrivain irlandais, *Crab/Fishes/Fizzles* (1976), dont on peut lire de beaux passages en français dans une des galeries. De la même période sont issus les différents *Savarin*, boîte de café contenant des pinceaux, qui servent d'affiche à la fameuse exposition Johns au musée Whitney, à New York, en 1977.

À compter de 1976, Jasper Johns étudie un motif déjà introduit dans des gravures antérieures, dont *Savarin*, le *crosshatch* (hachures). Les sérigraphies *Corpse and Mirror* explorent la collision de lignes courtes regroupées et disposées dans toutes les directions.

*Usuyuki* (1980) ordonne le même *crosshatch* en étroites bandes verticales à la manière de la peinture ancienne japonaise. Cette utilisation des hachures atteint son point culminant dans une série de monotypes de grand format rassemblés dans une des dernières galeries du musée.

Exécutés en 1983, ces monotypes sans titre s'emparent du visiteur qui se trouve entouré par les huit gravures de trois pieds sur huit, d'où se dégage une forte invitation au jeu. On peut passer des heures devant ces « mosaïques » : selon qu'on se concentre sur une ou l'autre couleur, qu'on l'isole du reste de l'œuvre, on découvre une facette ou une autre de la composition totale ; d'un cligne-

ment des yeux, on perd son premier objectif pour en adopter un deuxième puis un troisième, modifiant à l'infini les points de vue sur les traits multicolores. Ici, le travail du spectateur est de rapprocher, d'effacer, de raviver les formes et les teintes. De chaque regard posé sur les gravures naît une perception changée, comme si l'on faisait basculer les lattes d'un store vénitien peint sur ses deux faces. La bril-

lance, l'intensité, les combinaisons des couleurs, l'ordre des motifs, l'utilisation du noir ou du blanc créent un effet fascinant, presque hypnotisant ; on quitte la salle détendu, rassasié, satisfait de son jeu avec les œuvres de Johns, à moins que, comme un distingué journaliste lors de l'avant-première, on ne s'y endorme le sourire aux lèvres, entièrement transporté de l'autre côté du *crosshatch*.

## LACHINE

Ville d'histoire  
Ville d'avenir au

### MUSÉE DE LACHINE

110, chemin LaSalle, Lachine

du 12 juillet  
jusqu'au 28 septembre

#### Sept artistes de la galerie

- Marie Bineau
- Gilles Boisvert
- André Fournel
- Pierre Leblanc
- Marc-André Roy
- Michel Thomas Tremblay
- Véronique Vézina

Cette exposition est subventionnée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

**GALERIE cultart**  
ART CONTEMPORAIN  
360 rue Ray  
Montréal H2W 1M9  
Téléphone (514) 943-3596  
du mardi au samedi,  
de 12h à 17h.

**Pierrette Mondou**  
Installation  
**Véronique Vézina**  
Médias mixtes  
Jusqu'au 10 août  
**GALERIE MONTCALM**  
Maison du Citoyen  
25, rue Laurier, Hull (fermé le dimanche) Tél.: 777-2781

les galeries  
**FideArt**  
Centre des arts et de la culture  
présente  
**EXPOSITION EPISCOPART**  
COLLECTION D'ART SACRÉ DE LA CONFÉRENCE CATHOLIQUE CANADIENNE  
CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR  
1080, rue De La Chevrière, Québec  
jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre 1986  
Un hommage des Chevaliers de Colomb du Québec  
du lundi au vendredi, de 10h à 17h

**PIERRETTE MONDOU**  
«Installations continues no 25»  
du 5 au 27 juillet  
**DARCHEU ART CONTEMPORAIN**  
3738 St-Dominique, suite 203, Montréal, 844-3489

**ACHETONS**  
PEINTURES ET SCULPTURES DE QUALITÉ  
LUNDI AU VENDREDI DE 9h à 17h30 — FERMÉ SAMEDI ET DIMANCHE  
**GALERIE DOMINION**  
Le plus grand choix de peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchant d'art au Canada.  
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833

**L'art est vivant**  
Service d'animation et d'éducation  
Visites et activités de groupes  
Space Invaders  
Les envahisseurs de l'espace  
Exposition organisée et mise en circulation par la Mackenzie Art Gallery, Regina  
Jusqu'au 31 août  
La magie de l'image  
Photographies tirées de la Collection permanente  
Jusqu'au 31 août  
Films muets couleur en stéréoscope «LIVE»  
Conception TSF  
Musique: Maxim Dubois  
Images: Bertrand Langlois  
Les 13, 20 et 27 juillet, à 13 h 30 et 15 h 30.  
Entrée libre  
Autobus 167  
Métro McGill  
Cité du Havre  
873-2878  
**MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL**  
Le Musée d'art contemporain est subventionné par le Ministère des Affaires culturelles du Québec et les Musées nationaux du Canada.

# RADIO-MUSIQUE ■ RADIO-CULTURE ■ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

### Samedi 12 juillet 1986

**12h00 Les Jeunes Artistes**  
David Stemberger, et Dale Bartlett, p. Sonate no 2, op. 100 (Brahms); «Dances folkloriques roumaines» (Bartok); Quatuor Linos (Danièle Bourget, Heather Howes, Virginia Spicer et Marie-Andrée Benny, fs.); Suite (Maurice Ravel); Quatuor, op. 68 (Schneider); «Filles légères» (Carter).  
**13h00 Des musiques en mémoire**  
Concert Tango X 4 (Ramon Pelinchi, p.; Michael Leiter, cb.; Luis Grünhaus, vl.; Arturo Penon, bandonéon). Anim. Elizabeth Gagnon.  
**14h00 L'Opéra du samedi**  
«Manon» (Massenet): Edita Gruborova, Alberto Cupido, Hans Günter Nocker, Alberto Rinaldi, Birgit Calm, Florian Cerny, Julio Kaufmann, Kenneth Harrison, Chœur et Orch. de l'Opéra d'État de Bayreuth, dir. Julius Reich. Anim. Jean Deschamps.  
**15h00 Concert intime**  
Rama Jucker, vc.; Werner Giger, p.; Sonate, op. 38 (Brahms).  
**16h30 Musique de table**  
Oeuvres de Debussy, Brahms, Enesco, Bruch et Balakirev. Anim. Jean-Paul Nollet.  
**20h00 Orchestres américains**  
Orch. de Philadelphie, dir. Riccardo Muti, Kathleen Battle, sop.; «Roméo et Juliette» (Tchaïkovski); Air de Norina de «Don Pasquale» (Donizetti); «Una voce poco fa» du «Barbier de Séville» (Rossini); «O! quante volte» de «Capuletti ed i Montecchi» (Bellini); «De plus le jour» de «Louise» (Charpentier); «Les Pins de Rome» (Respighi).  
**22h00 Jazz sur le vif**  
Festival de jazz de Lugano (3e de 4). Anim. Michel Benoit.  
**23h00 Musique de chambre**  
Quintette pour cordes, G. 298 et Sonate en sol pour violoncelle et piano (Boccherini).  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«Nada» (Peter Michael Hamel) et «Lovely Day» (William Aura). Anim. Yvon Leblanc.

cueil de courtes pièces pour piano (Lia-dov): Anton Kuerti. Anim. Jean Perreault.  
**13h00 Les Musiciens par eux-mêmes**  
Inv. Maurice Germond, violoncelliste. Anim. René Larochelle.  
**14h30 Concert dimanche**  
Concours Reine-Élisabeth 1985 (dern. de 3). Du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Concert du lauréat Nai Yuan Hu, vl. et Orch. national de Belgique, dir. Georges Otonari; Cantilène pour violon et orch. (Simonis); Sonate no 1, op. 13 (Fauré); Concerto, op. 61 (Elgar). Anim. Jean Deschamps.  
**16h30 Les Grandes Religions**  
«L'Église orthodoxe» (38e de 45); «L'Église orthodoxe au Canada» (dern. de 2); Inv. père Oleg Krawchenko, doyen du Collège St. Andrews, Winnipeg. Inv. Pierre Gariépy. Prés. Jean Deschamps.  
**17h00 Tribune de l'orgue**  
«Album souvenir» (2e de 3); Joseph Bonnet, salle d'orgue de Mme Gouin, Paris; André Marchal, orgue de l'église Saint-Eustache, Paris; Eugène Gigout, orgue de la Welte Philharmonie; Georges Jacob, orgue du Conservatoire de Paris. Inv. Antoine Rebolout. Anim. Jean Deschamps.  
**18h00 Que les peuples chantent**  
Concours international de chorales d'amateurs organisé par l'U.E.R. par la Radio de Cologne. Les chorales de jeunes: Chœur d'étudiants de l'Université de Lublin, dir. Andrzej Javorska (Pologne); La Jeune Chanterie protestante du Palatinat, dir. Heinz Markus Gottsche (Allemagne); Le Chœur scolaire de Slavanger, dir. Caspar W. Henning (Norvège); Chœur universitaire Tone Tomsic de Ljubljana, dir. Jernej Habjanic (Yougoslavie); Chœur Mariakoren de Västera, dir. Bror Samuelsson (Suède); Chœur mixte de l'Université Janus Pannosius de Pecs, dir. Aurel Tili (Hongrie). Anim. Myra Cree.  
**18h30 Musique de table**  
Oeuvres de Mozart, Schubert, Stravinsky et Dvorak. Anim. Jean-Paul Nollet.  
**20h00 Musiques actuelles**  
Sonate 1894 (Bowdy); Concerto symphonique pour violon et orch. (Thorsen); «Je prépare mon avenir» (Levick); «Guacamayo's 11,000th Polemic» (Oliver). Anim. Janine Papp.  
**22h00 Jazz sur le vif**  
Festival de jazz de Lugano (dern. de 4). Anim. Michel Benoit.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«Nada» (Peter Michael Hamel) et «Musique en ré pour un corps spiralié» (Pierre Lescaut). Anim. Yvon Leblanc.

D. 537 (Schubert); «La Nuit transfigurée» (Schönberg); Sonate no 2 pour flûte, alto et harpe (Debussy); Musique traditionnelle japonaise; «Le Crépuscule des dieux» (Wagner). Anim. Françoise Davoine.  
**11h30 Les Jeunes Artistes**  
Sylvie Proulx, gui.; Sonate, K. 19 (Scarlatti); «Grande ouverture» (Giuliani); Sonate pour guitare (Ginastera); Sonate, K. 299 (Scarlatti).  
**12h00 L'Art vocal**  
Georges Thill, t. Air de Meyerbeer; Pilar Lorengar, sop.; Heinz Hoppe, t.; Franz Crass, b.; Chœur René-Duclos; «Messe en l'honneur de sainte Cécile» (Gounod). Anim. Jean Morin.  
**13h00 Au gré de la fantasia**  
Trois intermezzi, op. 117 (Brahms); extr. «Roméo et Juliette» (Prokofiev); «Souvenirs de Russie» (Sor); Symphonie no 1 (Balakirev); Polonaises nos 3 et 4, D. 834 (Schubert); 2 Mélodies (Dvorak); «Concerto de Estivo» (Rodrigo). Anim. Sylvia L'Ecuyer.  
**16h00 Au cœur de l'été**  
Magazine, guide touristique et anthologie sonore. Actualité culturelle: Marie-Claude Trépanier. Anim. Ginette Bellavance.  
**17h00 En continué**  
«Du côté de Manosque» (5e de 12). Lect. Robert Florent. Prod. Radio France.  
**17h30 Présent-musique**  
Magazine d'actualité musicale.  
**18h30 Libre échange**  
Pierre Olivier rencontre Denis Héroux, président de Cinévidéo.  
**19h00 Les Grands Comis de l'Étât**  
Dern. de 13. Inv. Gérard Veilleux, secrétaire du Cabinet. Relations fédérales-provinciales. Rech. et int. Michel Vastel.  
**20h00 Concerts européens**  
Festival Montreux-Vevey. Orch. symph. de Radio-Francfort, dir. Eliahu Inbal; Helen Donath, sop.; et Klaus Dornath, p.; «Scène dramatique», K. 365 et «Exultate, jubilate», K. 165 (Mozart); Symphonie no 4 (Mahler). «Journées pour la nouvelle musique de chambre de Witten. Quatuor à cordes de Sarrebuck; Quatuor no 8 (Krenek).  
**22h00 Jazz-softique**  
En vedette: Bill Evans, Anthony Braxton, Duke Jordan, Oliver Jones, Marc Johnson, Harold Land et Lou Donaldson. Anim. Gilles Archambault.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
Musique Zen et musique ancienne japonaise. Anim. Yvon Leblanc.

**282 (Schubert):** Sonate pour violoncelle et piano, op. 102 no 2 (Beethoven); Musique écossaise pour luth (Balcarres Luth Book). Anim. Françoise Davoine.  
**11h30 Concert intime**  
Trio en la min. (Ravel); Trio Beaux Arts.  
**12h00 L'Art vocal**  
Jean-Christophe Benoit, Claude Calès, Dominique Tirmon, bar., Mady Mesplé, Eliane Lublin, sop., Raymond Amade, t.; Chœur René-Duclos; extr. «Les Saltimbanques» (Ganne); «Zeger Vandersteen, t.» «Dichterlebe», op. 48 (Schumann). Anim. Jean Morin.  
**13h00 Au gré de la fantasia**  
Anim. Sylvia L'Ecuyer.  
**16h00 Au cœur de l'été**  
Anim. Ginette Bellavance.  
**17h00 Habiter sa ville**  
7e de 13. «Les Petites Villes». Inv. Michel Boisvert, économiste et prof. à l'Institut d'urbanisme de l'Univ. de Montréal, Auréa Cardinal, architecte et Christophe Caron, designer urbain et président du Groupe d'intervention urbaine de Montréal. Rech. et anim. Roberthe Auclair.  
**17h30 Présent-musique**  
**18h30 Votre passeport**  
«Il-vous-plait»  
7e de 13. Inv. André Vescei, architecte à Montréal. Anim. Dominique Blouette à Montréal et Charles Temerson à Paris.  
**19h00 Derrière le terrorisme**  
7e de 13. «Portrait des terroristes». Rech. et int. Charles Larochelle et Hélène Sarasin.  
**19h30 D'enfance et de jeunesse**  
«Le Son des casseroles de Yolande Villeneuve». Lect. Claire Faubert.  
**20h00 Concerts européens**  
Festival Montreux-Vevey. Augustin Dumay, vl.; et Jean-Philippe Collard, p.; Quatre pièces, op. 7 (Webern); Sonate, op. 80 (Prokofiev); Sonate (Janacek); Sonate en la (Franck); «De la Radio des Pays-Bas. Orch. symph. d'Utrecht, dir. Hubert Soudant, Marianna Niculesco, sop.; Hein Meens, t.; et Philippe Huttenlocher, b.» «Alyssa» (Ravel).  
**22h00 Concerts européens**  
Festival Montreux-Vevey. Gérard Poulet, vl.; Christoph Henkel, vc.; et Michel Dalberto, p.; Sonate pour violon seul (Bartok); Sonate pour violon et violoncelle (Ravel); Trio, D. 929 (Schubert); Orch. de la Suisse romande, dir. Armin Jordan; «Alborada del gracioso» (Ravel); Adagio (Léku).  
**22h30 Jazz-softique**  
En vedette: Dorothy Ashby, Svend Asmussen, Wilbur Ware, Willem Breuker; Dave McKenna, Bud Powell et Harold Ashby. Anim. Gilles Archambault.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«Harpes of the Ancient Temples» (Gail Laughon); «The Sound of Spirit» (Georgia Kelly). Anim. Yvon Leblanc.

**9h00 L'été en musique**  
Gigue (Couperin); Sérénade en si bém. pour clarinette, alto, basson et guitare (von Osterreich); Symphonie no 1 (Beethoven); «Franz Liszt: l'été du centenaire» (7e de 13). Les amitiés. «La Leggerezza»; extr. transcription Symphonie no 5 (Beethoven); «Dante symphonie»; «Sur la tombe de Richard Wagner». Anim. Françoise Davoine.  
**11h30 Récitel**  
D'Ottawa. Neil Grippe, alto.  
**12h00 L'art vocal**  
Julia Hamari, sop.; Lieder de Schumann et Mahler; Chœur Monteverdi; Bennett, Bertrand, Passereau, Mendelsohn, Gardonyi/Weores; Kolos Kovats, b.; airs de Mozart, Beethoven et Verdi. Anim. Jean Morin.  
**13h00 Au gré de la fantasia**  
Anim. Sylvia L'Ecuyer.  
**16h00 Au cœur de l'été**  
Anim. Ginette Bellavance.  
**17h00 Les Trésors du théâtre**  
Inv. Gratien Gélinas, auteur. Rech., texte et anim. Michel Vaut.  
**17h30 Présent-musique**  
**18h30 Du monde entier**  
«La Chine». Inv. André Ricard, écrivain. Rech., int. et anim. Claudette Lambert.  
**19h00 Séquences du 7e art**  
7e de 13. «La révélation du cinéma japonais». Anim. Richard Gay et Jean-Marie Poupard.  
**19h30 Enigmes et fiction**  
5e de 12. «Votre dévoué Jack l'éventreur» de Robert Bloch. Adapt. radiophonique Roger Des Roches. Lect. Pierre Collin et Benoit Dagenais.  
**20h00 Orchestres canadiens**  
Orch. symph. d'Edmonton, dir. Uri Mayer; Giannetta Barti, harpe; Concerto no 6, op. 4 (Handel); Symphonie no 4 «Italienne» (Mendelssohn); Concerto (Ginastera); «La Moldava» (Smetana).  
**22h00 Jazz-softique**  
En vedette: Sonny Rollins, Don Ellis, Bob Enevoldsen, Jackie Paris, Elvin Jones et Art Pepper/George Cables. Anim. Gilles Archambault.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«Chariots of Fire» (Vangelis). Anim. Yvon Leblanc.

sop.; Laszlo Polgar, b.; airs de Mozart, Verdi et Rossini; Magda Nador, sop.; airs de Mozart. Anim. Jean Morin.  
**13h00 Au gré de la fantasia**  
Au cours de l'été, les émissions du vendredi sont consacrées aux demandes des auditeurs. Au gré de la fantasia, 14e étage, Maison de Radio-Canada, 1400 est. boul. Dorchester, Montréal, H2L 2M2. Anim. Gilles Dupuis.  
**11h30 Au cœur de l'été**  
Anim. Ginette Bellavance.  
**17h00 Recherches scientifiques au Canada**  
7e de 20. «Le monde des ondes: la téléphonie et la radiophonie». Inv. Peter Barnes, planificateur aux télécommunications CRTC; Germain Charet, ing. électro-acoustique, Société Radio-Canada; Richard Paradis, ministre fédéral des Communications. Rech. et int. Michel Icart. Anim. Gustave Héon.  
**17h30 Présent-musique**  
**18h30 C.R.P.L.F.**  
«Reluctants» d'Antonin Artaud. Lect. Hubert Juin. Prod. Radio France.  
**20h00 Les Grands Concerts**  
Lawrence Cherney, htb.; Russel Hartenstein, perc.; et William Alde, p.; Sonate pour hautbois 1802 (Poulenc); «Four Arctic Dances» (Beckwith); «Clapping Music» (Reich); «Time in Tree, Time in Water» (Ichijang); «Bouliane»; «Corporel» (Globek); «Pastorale» (Carter); «Playing for Times» (Cherney).  
**22h00 Jazz-softique**  
En vedette: Bud Powell, Thelonious Monk, Sam Mosca, David Murray, Gerry Mulligan et Zoot Sims. Anim. Gilles Archambault.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«In Person Digital» (Kitaro). Anim. Yvon Leblanc.

### Dimanche 13 juillet 1986

**9h00 Musiques de nuit**  
La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Monique Leblanc.  
**5h55 Méditation**  
«Une main m'a conduit» (Louis Futin).  
**6h00 La Grande Fugue**  
Ire h.: Oeuvres de Haydn, Vaughan Williams et Tchaïkovski. 2e h.: Paganini, Kalliwoda, Vivaldi et Salzedo. 3e h.: Chopin, Barber, Martini et Schubert. Anim. Gilles Dupuis.  
**9h00 Musique sacrée**  
«Jephthé» (Carissimi); Messe grégorienne (Lebgue). Anim. Gilles Dupuis.  
**10h00 Récitel**  
D'Ottawa. Carmela McWilliam, flûte.  
**10h30 Les Goûts réunis**  
Journées internationales de musique ancienne de Herne, Allemagne (2e de 4). Crawford Young, luth et cistre; Randall Cook, viole et chalumeau; et Deborah Gomez, harpe; «Queenne notes» et «Chanconeta tedesca» (anon.); «Merce te chiamò» (Giustini); «Mondium de Paris» (Mozart); «El vider invidorum» (Orvielo); «Io me son uno che per le franche» (Bologna); 6 pièces pour luth, extr. du «Buxheimer Orgelbuch»; «La Spagna» (anon.); «La Fille Guilleminno»; «Cancion de pifari» (el Ferraresse); «Amoroso Leoncello» et «Pelli vriers» (anon.). Anim. Jean Deschamps.  
**11h30 Mélodies**  
Caroline Tremblay, sop., et Christiane Farley, p.; œuvres de Vivaldi, Schubert, Fouldes, Ravel et Catieloube.  
**12h30 Pour le clavier**  
Sonate no 1, op. 37 (Tchaïkovski); «Valse de concert» (Glazounov) et Re-

**10h00 Musiques de nuit**  
Anim. Monique Leblanc.  
**5h55 Méditation**  
«Un mendiant d'amitié, d'amour... de Dieu» (Louis Futin).  
**6h00 La Grande Fugue**  
Ire h.: Sonate pour flûte, violon et violoncelle, op. 2 no 4 (Handel); Sonate pour b.c. et b.c. R. 14 (Vivaldi); Symphonie concertante (Haydn). 2e h.: Concerto en ré mineur pour flûte (C.P.E. Bach); «Inventions à 3 voix», BWV 787 à 792 (J.S. Bach); 3 «Vaises du précieux dévoué» (Satie); Divertimento, K. 252 (Mozart); 3e h.: Quinzième avec clarinette, op. 34 (Weber); Concerto pour trompette (L. Mozart); 4e h.: Extr. «Chants d'Espagne», op. 232 (Albeniz); Concerto en si bém. pour clarinette (Mercadante); extr. Sérénade «Haffner» (Mozart); ouv. «Poète et paysan» (von Suppé); Anim. Gilles Dupuis.  
**10h00 Chroniques du disque**  
Inv. Lorraine Vaillancourt, pianiste et chef d'orchestre, et François Toussaint, compositeur. Anim. Danielle Charbonneau.  
**Émission culturelle**  
**RADIOJOURNAUX**  
Du lundi au vendredi: 6h00, 7h00, 8h00, 9h00, 12h00, 20h00 et 23h00.  
Samedi et dimanche: 6h00, 7h00, 8h00, 12h00, 20h00 et 23h00.

**Mardi 15 juillet 1986**  
**9h00 Musiques de nuit**  
Anim. Bruno Guérette.  
**5h55 Méditation**  
«Dieu nous déroute toujours» (Louis Futin).  
**6h00 Les Notes inégales**  
Ire h.: «Le Labyrinthe» (Marius); Concerto pour piano no 18, K. 456 (Mozart); Andante (Molter). 2e h.: Concerto pour violon, R. 356 (Vivaldi); Sonata prima (Castello); Ballade no 4, op. 52 (Chopin); Danses hongroises (anon.); Chaconne en sol min. (Purcell); Symphonie, op. 3 no 3 (J.C. Bach). 3e h.: Concerto en ré pour trompette (Hertel); extr. Quatuor, op. 51 (Dvorak); 4 Vaises vénétziennes pour guitare (Lauro); Sonatine pour piano, op. 8 no 2 (Goetz); «Élégie», op. 24 (Fauré); Danses anglaises (Byrd). Anim. Françoise Moreau.  
**9h00 Un été en musique**  
Le Festival d'Edimbourg. «Scotts Guards Pipes and Drums» (trad. écossais); «Ouverture Froissart» (Elgar); Sonate no 2 pour piano, op. 35 (Chopin); Quatuor no 11, op. 122 (Chostakovitch); Symphonie no 2 (Sibelius); «Cronan»,

**Mardi 16 juillet 1986**  
**9h00 Musiques de nuit**  
Anim. Pierre-Olivier Desjéts.  
**5h55 Méditation**  
«C'est l'amitié qui nous sauve» (Louis Futin).  
**6h00 Les Notes inégales**  
Ire h.: Quatuor avec guitare no 11 (Paganini); Concerto pour orgue, W. 35 (C.P.E. Bach); extr. «Mödlinger Tänze», WoO 17 (Beethoven). 2e h.: Sonate pour flûte, op. 1 no 4 (Handel); «Pecavi, quid faciam tibi» (Lassus); Pièces pour piano, op. 119 nos 2 et 3 (Brahms); «Une petite musique de nuit», K. 525 (Mozart); Courante (Brade). 3e h.: «Symphonie Shakespear» (L. Mozart); Textes de Bullepeare mis en musique par Horder, Rubbra et Bush; extr. «Le Songe d'une nuit d'été» (Mendelssohn); «Promenades» (Goujanc); «m» (Trains) (Hammond); «Poujanc»; et «Tango» (Jupin); Symphonie, op. 3 no 3 (J. Stamitz). Anim. Françoise Moreau.  
**9h00 Un été en musique**  
La découverte du tabac. Jacques Cartier en 1536. Concerto «La Servante au bon tabac» (M. Corrette); «L'ouvrier», op. 70 (Sibelius); Trio no 1 (Dvorak); «Katakajk Inuit» (chant des Inuit du Canada); «Nuvatuq» pour flûte (Morel); «Jeu de cartes» (Stravinsky); «Ollriourisawé» (chant huron); «Wolf

**Mardi 16 juillet 1986**  
**9h00 Musiques de nuit**  
Anim. Pierre-Olivier Desjéts.  
**5h55 Méditation**  
«Dieu n'est pas une idée, mais un visage» (Louis Futin).  
**6h00 Les Notes inégales**  
Ire h.: Sonate no 5 (Zelenka); extr. «Missa Mi-Mi» (Ockeghem); Trio, H. XV/41 (Haydn). 2e h.: Andante pour flûte, K. 315 (Mozart); Sonate pour violoncelle (Ravel); Trio, D. 929 (Schubert); Orch. de la Suisse romande, dir. Armin Jordan; «Alborada del gracioso» (Ravel); Adagio (Léku).  
**22h00 Jazz-softique**  
En vedette: Dorothy Ashby, Svend Asmussen, Wilbur Ware, Willem Breuker; Dave McKenna, Bud Powell et Harold Ashby. Anim. Gilles Archambault.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«Harpes of the Ancient Temples» (Gail Laughon); «The Sound of Spirit» (Georgia Kelly). Anim. Yvon Leblanc.

**Jeudi 17 juillet 1986**  
**9h00 Musiques de nuit**  
Anim. Pierre-Olivier Desjéts.  
**5h55 Méditation**  
«Dieu n'est pas une idée, mais un visage» (Louis Futin).  
**6h00 Les Notes inégales**  
Ire h.: Sonate no 5 (Zelenka); extr. «Missa Mi-Mi» (Ockeghem); Trio, H. XV/41 (Haydn). 2e h.: Andante pour flûte, K. 315 (Mozart); Sonate pour violoncelle (Ravel); Trio, D. 929 (Schubert); Orch. de la Suisse romande, dir. Armin Jordan; «Alborada del gracioso» (Ravel); Adagio (Léku).  
**22h00 Jazz-softique**  
En vedette: Dorothy Ashby, Svend Asmussen, Wilbur Ware, Willem Breuker; Dave McKenna, Bud Powell et Harold Ashby. Anim. Gilles Archambault.  
**23h00 Musique de chambre**  
**23h30 Le Voyage intérieur**  
«Harpes of the Ancient Temples» (Gail Laughon); «The Sound of Spirit» (Georgia Kelly). Anim. Yvon Leblanc.

# LE DEVOIR CULTUREL

## UN CINÉMA À LIRE

# Quand les films n'y suffisent plus

MARCEL JEAN

- ★ Jean-Loup Passek, **Dictionnaire du cinéma**, Larousse, 888 pages.
- ★ Serge Daney, **Ciné Journal**, Cahiers du cinéma, 312 pages.
- ★ Collectif (Y. Karsunke, P. Iden, H.H. Prinzler et autres), **Fassbinder**, Rivages-Cinéma, 330 pages.
- ★ Andrzej Wajda, **Un cinéma nommé désir**, Stock, 137 pages.
- ★ Catherine Rihoit, **Brigitte Bardot, un mythe français**, Olivier Orban, 326 pages.
- ★ Gloria Swanson, **Gloria Swanson par elle-même**, Ramsay-Poche-Cinéma, 494 pages.
- ★ Claude Chabrol et Eric Rohmer, **Hitchcock**, Ramsay-Poche-Cinéma, 180 pages.
- ★ Collectif (Bill Krohn, François Truffaut, Jean Narboni et autres), **Orson Welles**, Cahiers du cinéma, 205 pages.

**V**OUS AIMEZ le cinéma. Vous l'aimez, mais, ces temps-ci, vous avez l'impression que c'est lui qui ne vous aime plus. Il ne vous a pas fait plaisir depuis des semaines. Aussi, vous pensez qu'il vous méprise parce qu'il ne vous offre que ses mauvais côtés, parce qu'il vous humilie en vous réduisant à lui courir après au plus profond des salles où l'on projette *Les Interdits du monde* de Chantal Lasbats ou *Under the Cherry Moon* de Prince.

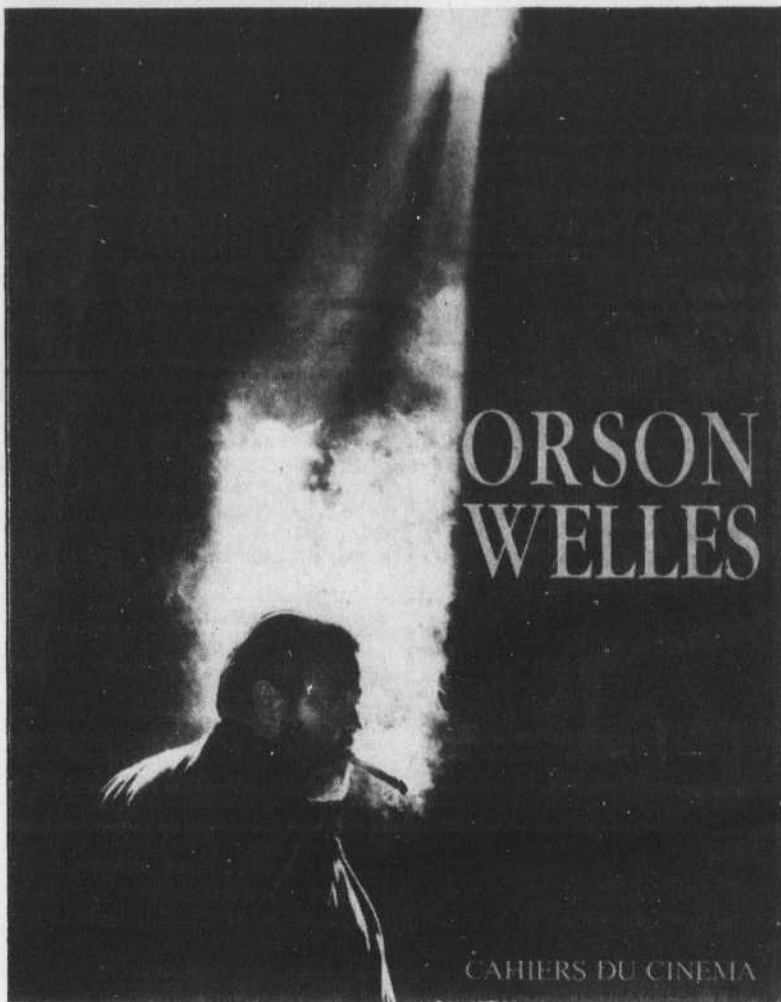
Ah, puisque les films n'arrivent plus à épancher votre amour du cinéma, vous devez vous rabattre sur les récentes parutions où il est question de ce cinéma qui vous tient à cœur. Heureusement, cet été, les éditeurs sont plutôt actifs.

Tout d'abord, Larousse frappe un grand coup avec son **Dictionnaire du cinéma** dirigé par Jean-Loup Pas-



sek. On sait à quel point la réalisation d'un tel ouvrage est difficile. Plusieurs s'y sont déjà cassé la figure. Passek, entouré d'une solide équipe de collaborateurs (où l'on remarque Barthélemy Amengual, Claude Beylie, Freddy Buache, Michel Chion, Michel Ciment et Francis Lacassin), relève le défi d'agréable façon.

Pas de commentaires déplacés (comme ceux qui fourmillent dans le dictionnaire de Tulard) ou de jugements moraux dans les articles. Les rédacteurs s'en tiennent aux faits et à des amorces d'analyses sérieuses. Ensuite, on ne remarque qu'un minimum d'omissions et d'erreurs (je note, en passant, que Marcel Martin désigne malencontreusement l'année 1983 comme étant celle de production d'*Equinoxe* d'Arthur Lamoine, film qui n'est pas encore terminé). Enfin, un bon nombre d'articles abordent la technique et l'économie du cinéma viennent à point pour compléter les articles portant sur les cinéastes, les acteurs et au-



tres grands noms des milieux cinématographiques. En tout, plus de 4.700 articles auxquels s'ajoutent un lexique, une imposante bibliographie. 2001 génériques abrégés ainsi que plusieurs photos et dessins. D'ailleurs, ma principale réserve concerne le parti-pris de l'éditeur de regrouper les photos en un seul chapitre, ce qui confère une apparence austère au reste de l'ouvrage.

Mais, je vous le concède, un dictionnaire n'est pas tout à fait le genre de livre que l'on amène en vacances.

On choisit plutôt un bouquin léger, qui se transporte et se lit aisément. *Ciné Journal*, de Serge Daney, est de ceux-là. Le ciné du titre, c'est celui des années 80. Le journal en question, c'est *Libération*, le quotidien de gauche parisien où Daney occupe le poste de directeur de la section cinéma. C'est donc d'articles qu'il s'agit, articles écrits dans un style clair et plaisant par l'un des critiques français les plus clairvoyants de l'heure.

Plus que critique de cinéma, Daney démontre qu'il a souvent l'étoffe d'un véritable philosophe des médias. C'est pourquoi il est à son meilleur lorsqu'il traite des rituels télévisés, du mariage cinéma et télévision ou, encore, lorsqu'il rédige une sorte d'introduction à la phénoménologie du tennis. Drôles, souvent brillants, certains de ces textes méritent d'être placés aux côtés des *Mythologies* de Roland Barthes.

Bref, du journalisme de haut-vol. *Ciné Journal*, par sa variété et la concision des textes qui le compose, est idéal en cette saison. Moins aride qu'un ouvrage théorique, il est autrement plus instructif et aussi passionnant qu'un roman de gare.

Plus inégal, le *Fassbinder* qui vient enrichir la collection Rivages-Cinéma peut quand même vous tenter. L'œuvre de Fassbinder est immense, elle ne peut donc pas tenir au grand complet dans un petit ouvrage de poche. Mais, on termine quand même ce petit livre avec une meilleure idée de l'ampleur du personnage qu'était Fassbinder et de son œuvre (une quarantaine de films réalisés en treize ans, plus une forte activité théâtrale).

Le livre est composé de quatre articles (deux sur le théâtre, deux sur le cinéma), de deux entretiens (l'un portant principalement sur l'œuvre, l'autre sur le personnage) et d'une filmographie commentée. Si Wolfram Schütte, dont le texte porte sur le « dernier Fassbinder » (1974-1982), s'acquitte honorablement de sa tâche, il n'en est pas ainsi pour tous. La raison de cela est fort simple : les trois autres textes critiques datent de 1974. Ainsi, le texte de Wiegand portant sur le « premier Fassbinder », même s'il ne concerne que les films réalisés avant 1974, gagnerait à ce que ceux-ci soient mis en perspective avec les œuvres subséquentes du cinéaste. Il en est de même pour le texte de Iden sur Fassbinder et le théâtre, dont on exigerait plus de recul. À travers cela, ce sont les entretiens de même que la filmographie commentée qui constituent la meilleure part du gâteau.

Pour ceux qui préféreraient quelque chose de plus « grand public », Catherine Rihoit nous arrive avec *Brigitte Bardot : un mythe français*.

J'ai vu Madame Rihoit à Apotrophes, il y a trois semaines. Elle donnait l'impression que son livre était une analyse du mythe Bardot. Ce n'est absolument pas le cas. Il s'agit d'une simple biographie, écrite dans un style très « roman pour jeune fille » (tout particulièrement l'épisode de la première rencontre avec Vadim). Au lieu d'analyser le mythe, Catherine Rihoit le propage, l'étale. Ce qui n'empêche pas que l'ouvrage, une fois remis à sa place, est plutôt bien fait.

Ce qui n'est pas le cas de *Un cinéma nommé désir*, du cinéaste polonais Andrzej Wajda. On connaît le style cinématographique de l'auteur de *L'homme de fer* : emporté, à la fois lourd et léger, tourné à la sauvette. C'est un cinéma dont la principale qualité est qu'il dégage une extraordinaire énergie et dont le principal défaut réside dans son côté brouillon. *Un cinéma nommé désir* a les défauts des films de Wajda sans en avoir les qualités. C'est normal : Wajda n'est pas écrivain, il est cinéaste.

L'adjectif qui colle le mieux à *Un cinéma nommé désir* est « garruché ». En effet, pendant un peu plus de cent pages, Wajda nous garruche des conseils, il nous garruche des anecdotes sur sa carrière, il nous garruche quelques unes de ses impressions sur le cinéma. Un livre comme celui-là, ça s'écrit en cinq heures. De préférence avec un mégaphone.

Enfin, nous avons droit à quelques rééditions récentes. Pour souligner la disparition de Orson Welles, les Cahiers du cinéma reviennent avec le numéro spécial qu'ils consacraient au cinéaste en 1982. Cette fois-ci, la couverture est rigide (et très belle), et plusieurs textes viennent s'ajouter à ceux de Truffaut, de Chion et des autres rédacteurs du numéro de 1982. On y trouve notamment de nombreux témoignages de collaborateurs de Welles et un texte du cinéaste publié dans la revue *Arts* et traitant du système des studios hollywoodiens.

Quant à la collection Ramsay-Poche-Cinéma, elle est vieille d'à peine neuf mois et compte déjà 27 titres. La plupart sont des rééditions comme les récents *Gloria Swanson par elle-même* et *Hitchcock* de Claude Chabrol et Eric Rohmer. Fortement orientée vers l'autobiographie et les mémoires (pas moins de 13 titres), la collection compte aussi quelques grands classiques comme le *Hitchcock-Truffaut* et *Léon* de Lotte Eisner. Donc, pour ceux qui n'ont pas peur des livres imprimés en petits caractères, voici des ouvrages de petits formats à petits prix.

## LE RIRE À L'OUTREMONT

# De Sherlock Jr à monsieur Hulot

FRANCINE LAURENDEAU

**P**ENDANT QU'EN juillet la Cinémathèque fait relâche, l'Outremont prend la relève et nous offre, du 10 au 19 juillet, une rétrospective à ne pas manquer : Buster Keaton et Jacques Tati, deux très grands cinéastes, distants par l'origine et par l'époque, et pourtant étrangement parents.

Américain né en 1895, Buster Keaton était un véritable enfant de la balle, littéralement élevé dans le monde du music hall et rompu dès son plus jeune âge aux secrets de l'acrobatie. Bon gré mal gré. On dit qu'il arrivait à son père de l'utiliser comme un projectile qu'il lançait à la tête des spectateurs récalcitrants... Cela explique peut-être sa prodigieuse agilité. On a peine à croire que l'acteur Keaton se passe de doublure et de cascadeur dans des scènes où, avec une apparente facilité, il défie les lois de la pesanteur. Mais Buster Keaton est avant tout le metteur en scène de chefs-d'œuvre comiques, le seul qu'on puisse mettre au rang d'un Charlie Chaplin. Et bien des cinéphiles préfèrent Keaton à Chaplin.

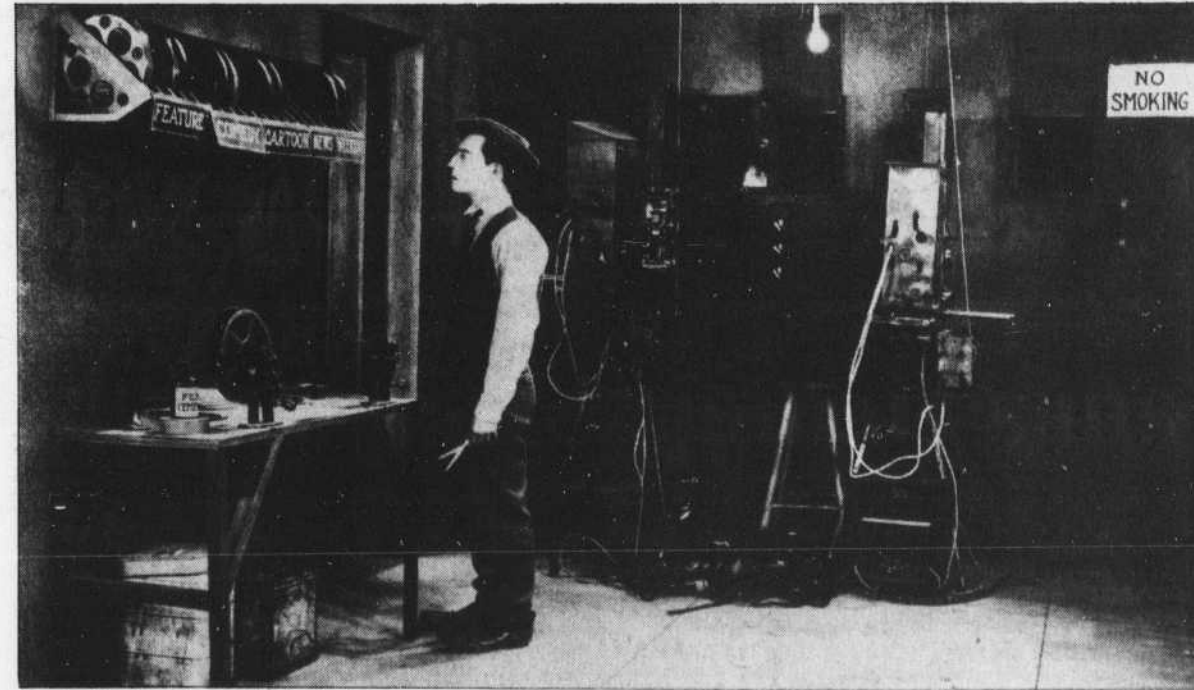
Mais je n'ai aucunement la prétention de jouer les exégètes. Rappelons simplement que les plus grands films de Buster Keaton, les films qu'il revendique entièrement, ont été tournés entre 1923 et 1929, avant que — parallèlement à l'avènement du parlant — sa liberté d'action lui soit retirée par les studios américains. Il mourra en 1966.

Dans *The General* (sans doute mieux connu en français par le titre *Le Mécano de la « Générale »*), un mécano est amené à vivre par amour, en pleine guerre de Sécession, d'époustouflantes aventures qui feront de lui un héros. C'est un classique.

Dans *Seven Chances*, après un charmant préambule en couleurs (la première utilisation du *Technicolor* dans un long métrage ?), contraint, pour hériter de sept millions, de se marier le jour même, un jeune homme se voit pourchassé par une meute de prétendants en folie avant de se retrouver au milieu d'une avalanche de gros rochers... Le rythme du film s'accélère, nous nageons en plein cauchemar et nous hâletons comme le malheureux Jimmie.

J'ai un faible pour *The Navigator*. Deux jeunes gens se retrouvent seuls à bord d'un paquebot de luxe qui dérive sur la mer déchaînée. Mais d'autres dangers les menacent, comme la proximité d'une île peuplée de cannibales. Dans *Steamboat Bill Jr.*, Keaton interprète cette fois le fils bien élevé d'un irascible marin d'eau douce qui navigue sur un vieux rafiot en concurrence directe avec l'élégant bateau du père de celle qu'il aime... Vous ne me suivez pas ? Cela n'a aucune importance. Certes, les situations ont leur efficacité. Mais c'est la mécanique du scénario tout autant que les irrésistibles et fulgurants numéros d'acteur (l'acteur Keaton) qui déclenchent le rire.

Les copies que j'ai vu sont en excellent état, les inter-titres (en anglais ou en français) sont parfaitement clairs mais beaucoup moins abondants que dans des films comme *Metropolis*: l'essentiel est chez Keaton livré par l'image, non par les mots. L'accompagnement musical, piano traditionnel ou ac-



Buster Keaton dans *Sherlock Jr.*

compagnement instrumental plus sophistiqué de Claude Bolling, rassurera ceux qui ont peur du silence. Je n'ai pas cité *The Three Ages*, *Our Hospitality*, *College* et *Sherlock Jr.* où un projectionniste rêve qu'il entre dans l'écran pour y accomplir d'exaltants exploits. Cela ne vous fait-il pas penser à certain Woody Allen ?... D'aujourd'hui au 19 juillet, huit longs métrages, seize courts métrages.

Dans les années soixante, Buster Keaton déclarait : « Actuellement, je ne vois guère que Jacques Tati pour tirer son épingle du jeu : il a su créer un personnage, drôle selon la situation dans laquelle il se trouve, et enchaîne donc avec le point où nous étions restés il y a quelque quarante ans ». (Les Cahiers du Cinéma, avril 1962).

Héritier français de Buster Keaton, lui aussi acteur et cinéaste, Jacques Tati (1907-1982) fut d'abord un sportif, puis un mime remarqué par Colette : la caserne et le stade lui ont inspiré « quelque chose qui participe de la danse, du sport et du tableau vivant ». Son premier long métrage, *Jour de fête*, les déambulations d'un facteur farfelu sur un fond de chronique villageoise, ne ressemblait à rien d'autre en 1949. Boudé par les distributeurs, le film fut consacré par le public.

On connaît surtout *Les Vacances de Monsieur Hulot* (1953) où l'on retrouve la même inimitable silhouette

créée par Tati, son personnage étant cette fois en vacances dans une petite station balnéaire bretonne. Certaines séquences sont devenues classiques du cinéma. Drôles et poétiques, sonores sans être véritablement parlant, ces deux films sont d'une inépuisable jeunesse. J'ai un ami qui a amené tour à tour ses enfants voir *Les Vacances de Monsieur*

*Hulot* et je suis sûre qu'il y amènera un jour ses petits-enfants avec le même succès.

Seront également projetés *Mon Oncle* (1958) et *Playtime* (1967). Jusqu'au 19 juillet à l'Outremont. Les Tati seront ensuite à l'horaire de l'Autre Cinéma du 22 au 31 juillet. Dans le cadre du Festival Juste pour rire, une rétrospective majeure.

**LE DÉCUN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN**  
UN FILM DE DENYS ARGAND  
CRÉMAZIE & LONGUEUIL  
ST-DENIS - CRÉMAZIE 388-4210 PLACE LONGUEUIL 679-7491

OSCAR du MEILLEUR FILM ÉTRANGER  
**L'histoire Officielle**  
Luis Puenzo  
Hector Aterio/Norma Alcandro  
BERRI  
ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115 7:00-9:20

Tous les cent ans, la France donne à l'Amérique un précieux cadeau.  
**3 HOMMES et un couffin**  
35e SEM  
1:00-3:05-5:10-7:15-9:20  
BERRI  
ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

«Je vous recommande ce très beau film, calme, tragique, puissant» — Minou Petrowski  
«Un long métrage d'une indéfinissable beauté» — Richard Gay  
«On se prend à en savourer le moindre détail, il faut voir *La Valse du Danube*» — Francine Laurendeau

4ème semaine à partir du 20 juillet  
Christiane Hörbiger  
Hans Michael Rehberg  
Axel Corti  
Hugo Gottschlich  
Special étudiants: 2,75\$ (lundis)  
Pour tous: 2,75\$ (mardis)  
Age d'Or-55 ans et plus et enfants 14 ans et moins: 2,75\$ (tous les jours)

Prix du jury Locarno 1984  
Prix de la meilleure mise en scène et Prix de la meilleure interprétation  
Etat de Bavière 1986  
Un très beau film!  
L. Perreault, La Presse  
Épaulant le titre du Festival du Nouveau Cinéma - La Presse Canadienne  
**La Valse du Danube**  
5380, boul. Saint-Laurent, Montréal ☎ 514-277-5789  
v.o. all. s.-l. frq  
19h30, 21h30 L.I.J.

Après Z. L'AVEU, SECTION SPÉCIALE.  
la nouvelle réalisation de COSTA-GAVRAS  
**CONSEIL DE FAMILLE**  
CICERO KARRER  
desjardins 2  
BASILAIRES 288-3141 P.14  
13.15 - 15.40 - 18.05 - 20.30  
FANNY ARDANT / JOHNNY HALLYDAY / GUY MARCHAND

Offrez-vous une vraie sortie Cinémas Unis  
METTEZ-VOUS-EN PLEIN LA VUE...  
OFFICE 4 2201

«On suit avec plaisir Juliet Berto dans sa traversée d'un Paris en voie de Newyorkisation...»  
LIBÉRATION  
«Une des réussites les plus efficaces du nouveau film noir français.»  
JEUNE CINÉMA  
PRIX DU CINÉMA CONTEMPORAIN  
Selection officielle Cannes  
14 ans  
Les trottoirs de *Pigeon, sa sœur, ses souvenirs et sa neige*  
**NEIGE**  
film de JULIET BERTO et JEAN-HENRI ROGER  
JULIET BERTO • JEAN-FRANÇOIS STEVENY  
ROBERT LÉVESQUE • Musique BERNARD LAUVILLE  
ÉLYSÉE  
35 MILTON 842 6053  
Sem.: 7:15 - 9:15  
Sam. Dim.: 1:15 - 3:15 - 5:15 - 7:15 - 9:15

L'Élysée en association avec Film 2000 présente  
**SON PREMIER FESTIVAL DE FILMS SOVIÉTIQUES**  
en langue française  
**3e film du Festival:**  
Un film de MIKHALKOV  
**SANS témoins**  
SUIVront  
UNE ROMANCE CRUELLE NOUS SOMMES DU JAZZ  
ANUTA TCHAIKOVSKY  
Le tirage aura lieu à la fin du Festival  
GAGNEZ!  
Gagnez un voyage en URSS pour 2 personnes  
ÉLYSÉE  
35 MILTON 842 6053  
Sem.: 7:30 - 9:30  
Sam. Dim.: 1:30 - 3:30 - 5:30 - 9:30

